

# Fontenoy-sur-Moselle

## L'histoire à travers les âges...

par Jacques DURAND, illustrations de Théo SAINTOT

### INTRODUCTION

Si, parcourant le plateau de Haye, vous quittez Gondreville pour retrouver le cours de la Moselle, c'est à travers ses terres fertiles, le village de Fontenoy qui vous accueillera. Village paisible au revers du plateau, dont les larges trottoirs vous rappelleront les parges disparus, comme ne sont que souvenirs les chariots, les empilements de bois ou les tas de fumier que picoraient les poules. Ce fouillis du travail des hommes a aujourd'hui disparu. Le goudron, les parkings, les terrasses des cafés unifient nos villages. Fontenoy n'a pas vraiment les traits d'un village lorrain ; d'ailleurs il ne vit plus d'agriculture. Tout y est propre, ordonné, portant la marque du temps : l'uniformité.

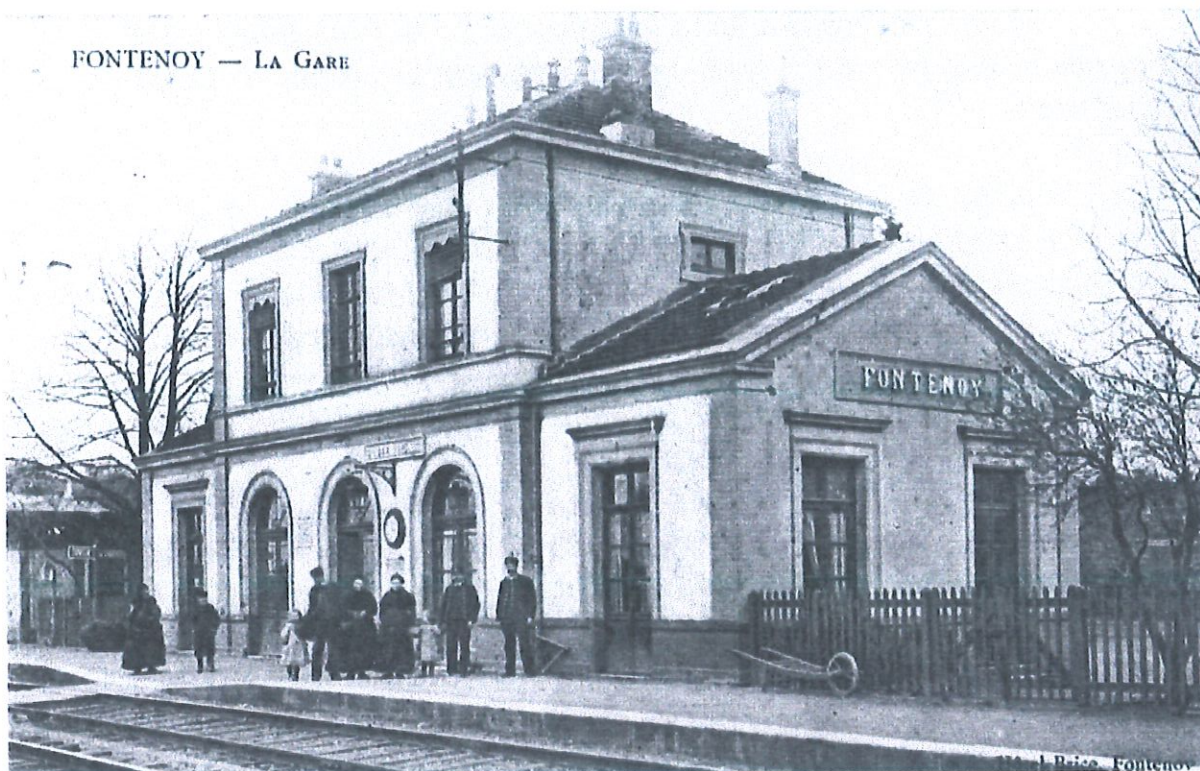
« Ah, si seulement vous étiez venus hier ! », fait dire Georges Chepfer à sa paysanne lorraine. Vous y

eussiez vu la place de la Gare magnifiquement ombragée, le pont de bois moussu qui traversait la Moselle aux rives herbeuses, le train qui, crachant sa vapeur, vous déchargeait son contingent de pêcheurs nancéiens, qu'il venait reprendre en fin d'après-midi, s'emplissant d'enfants aux joues rosies de grand air et de « particulières » portant l'énorme panier du casse-croûte. Les marronniers disparus ne font plus à la gare son écrin de verdure ; la gare elle-même n'existe plus ; on franchit d'un seul coup, d'un grand trait de béton, la voie ferrée, la Moselle, le canal remblayé.

Aujourd'hui, Fontenoy a d'autres attraits. De la base nautique aux sentiers forestiers, le flâneur amoureux de la nature trouvera encore dans cet univers champêtre de quoi satisfaire le besoin qu'a l'homme moderne de se « ressourcer » au plus profond du terroir.



FONTENOY — LA GARE



### LE BIENHEUREUX JEAN DE VANDIÈRES, abbé de Gorze, curé de Fontenoy-sur-Moselle

Grâce à la « *Vita Johannis Gorziensis* » écrite à partir de 974 par l'abbé de Saint-Arnoul du diocèse de Metz, la vie de Jean de Gorze est connue avec précision.

Né probablement au début du X<sup>e</sup> siècle dans une famille de paysans aisés du village de Vandières au diocèse de Toul, Jean fit des études à Metz et à Saint-Mihiel. Dans « *L'abbaye de Gorze au X<sup>e</sup> siècle* » sous la direction de Michel Parisse, on lit que « *la mort de son père l'amena à prendre la direction de l'exploitation familiale. Il rencontra et fréquenta plusieurs personnages importants : le comte Ricuin qui lui donna l'église de Vandières, un noble du nom de Garnier qui lui céda l'église de Fontenoy-sur-Moselle* », sous l'épiscopat de Gauzelin, 32<sup>e</sup> évêque de Toul. Proche de l'école épiscopale de Toul, il reprit des études sous la direction du diacre Bernon (ou Bernier). Aspirant bientôt à une vie plus recluse, il quitta le clergé séculier et rechercha, par des voyages à Metz et à Verdun avec Humbert, en Argonne puis en Italie, une pratique monacale qui ne le satisfît nulle part.

À son retour en Lorraine, Adalbéron 1<sup>er</sup>, évêque de Metz, lui proposa de prendre en charge, avec

Einold de Toul comme abbé, l'abbaye bénédictine de Gorze. C'était en 933. Jean de Vandières, devenu Jean de Gorze, y restera quarante années, d'abord comme cellier (administrateur) puis comme abbé après la mort d'Einold. Ce séjour ne fut interrompu que de 953 à 956 pour une ambassade à Cordoue au cours de laquelle Jean fut chargé de porter une lettre d'Otton 1<sup>er</sup> au sultan du sud de l'Espagne.

Parallèlement à Cluny, s'appuyant avec rigueur sur la règle de saint Benoît, l'abbaye de Gorze entreprit un mouvement de réforme dont l'ampleur dépassa largement les frontières des diocèses lorrains. Jean, abbé de Gorze, ancien curé de Fontenoy, mourut saintement dans son abbaye le 22 février 973. L'Église en fit un Bienheureux. (*L'histoire de la Lorraine-Éditions Mars et Mercure*, p.132)

### BRESSEY ET IGNY

Bien qu'on ne connaisse pas avec précision l'époque de l'origine du village, c'est autour de l'an mil que Berthold, 36<sup>e</sup> évêque de Toul, qui fit de nombreuses acquisitions pour son église, acquiert « *praedium quod dicitur Fontiniacum* », la terre de Fontenoy, nous dit Henri Lepage dans son « *Dictionnaire de la Meurthe* ». Il dota le chapitre cathédral de cette terre.

À l'époque où Dom Calmet rédige sa « *Notice de la Lorraine* », le chapitre de la cathédrale de Toul est encore collateur de la cure et décimateur pour les deux tiers et le sixième des grosses dîmes et pour le tiers des menues dîmes. Le curé desservant perçoit le reste des dîmes.

Le nom de Fontenoy a pour origine les sources coulant au flanc du plateau calcaire de Haye. Dans le « *Dictionnaire de la Meurthe* » déjà cité, Lepage donne les variantes suivantes du nom du village au fil des ans : *Fontigniacuin, Ecclesia de Fontiniaco, Fontiniacum, Fontenatuin, Fontenoy-les-Gondreville, Fontenoy-en-Haye* et enfin, la forme actuelle, Fontenoy-sur-Moselle.

Le « *Guide des châteaux de France* » nous apprend qu'en 1244, Gérard dit Vilens reprenait en fief la maison forte construite à Fontenoy. Au cours du XII<sup>e</sup> siècle, en effet, la rivière Moselle fut bordée de maisons-fortes dont les garnisons avaient pour missions de surveiller, pour le compte des puissances seigneuriales ou épiscopales, le cours de la rivière. Ce fut le cas, notamment, à Gondreville en amont et à Liverdun en aval. C'est vraisemblablement de cette période aussi que date le château fortifié édifié en surplomb de la Moselle.

Mouvant en fief du duc de Lorraine, la maison-forte fut, très tôt, peut-être même dès l'origine, confiée à la garde de la famille de Bressey. D'après Perrin de Dommartin, les Bressey étaient seigneurs de Bressey-sur-Tille (près de Dijon) donc d'origine bourguignonne. On retrouve plusieurs indications de cette famille au cours du XV<sup>e</sup> siècle. Périodiquement, en effet, la noblesse était obligée de repréciser diverses possessions auprès du duc de Lorraine moyennant finances. C'est à l'occasion d'une de ces reprises que Mengin Boileau, citain de Toul, anobli en 1437 par Isabelle de Lorraine, reconnaît en 1440 que, depuis son anoblissement, il tient en foi et hommage d'Isabelle, des terres venant du frère de sa femme, fille de Jacquot Dumont et de Jeanne de Bressey, dame de Fontenoy.

Le château est capable de se défendre avec succès contre les Bourguignons en 1475 lors du premier siège de Nancy. Il sert d'appui aux troupes lorraines. C'est ainsi qu'après la victoire sur les Bourguignons à Morat en 1476, une troupe de Lorrains, accueillie par Philibert de Bressey et commandée par Jean de Basches, dit Petit-Jean, s'installa au château. De là, ils harcelèrent la garnison de Nancy et réussirent même à s'emparer du château de Gondreville tenu alors par une troupe de Bourguignons, de Picards et d'Anglais. Ces

services rendus au duc de Lorraine et la valeur de la place trouvèrent leur récompense par la suite.

Au cours du XVI<sup>e</sup> siècle, la famille de Bressey continue son ascension, couronnée par une alliance avec la famille d'Igny. Guy Cabourdin dans « *Terre et Hommes de Lorraine* » note qu'au XVI<sup>e</sup> siècle, nos ducs éprouvaient le besoin de limiter l'importance de l'ancienne chevalerie et que, pour cela, ils ont facilité l'ascension des officiers de leur cour ou de leur administration. Servir à la cour ou se lier à des gens de cour, notamment par des alliances maritales, ont été de tout temps des moyens éprouvés de s'élever dans la hiérarchie sociale. Cette époque nous donne à Fontenoy un exemple illustrant fort bien ce propos.

Nous empruntons à Guy Cabourdin cet exemple : « *Didier Philbert, simple paysan de Fontenoy, eut la bonne fortune d'épouser Claudon Hédault qui devint la nourrice de Charles, marquis de Pont, né le 15 février 1543 et futur Charles III. Dès le 3 mars 1545, Claudon reçoit un important gagnage à Gondreville puis ses biens sont fieffés le 24 mars 1547. Philbert reçoit la charge de capitaine du palais de Gondreville et, en 1568, il reçoit ses lettres de noblesse. Son fils fut échevin de Nancy et secrétaire du duc. Sa fille épousa le prévôt de Gondreville, Maillot. La charge resta chez les Maillot, père, fils, gendres, de 1565 à 1623, soit pendant près de soixante ans. Il existe une certaine similitude d'ascension avec la famille de Bressey* ».

Dans un texte « *Les Anciens Vitraux de Gondreville* » de L. Germain, paru en 1905 dans B.S.A.L. nous trouvons les données sur le mariage de Gratian de Bressey avec Marguerite de Lenoncourt. Cette dernière était la fille de Philippe de Lenoncourt et de Catherine de Beauvau, et la petite-fille de Jeanne de la Tour en Ardenne et de Jeanne de la Tour Landry; d'où les quatre quartiers qui figuraient sur les vitraux de Gondreville : Lenoncourt, Beauvau, La Tour en Ardenne, La Tour Landry. Marguerite avait épousé en premières noces Jean de Bron dont elle aura un fils, Claude, qui mourra sans héritiers en 1525. Jean de Bron étant mort en 1504, elle épousa en secondes noces Gratian de Bressey.

Par lettres patentes du 18 janvier 1514, ainsi que le rapporte Lepage, il fut permis à Gratian de Bressey de faire dresser un signe patibulaire, symbole de son droit de haut justicier. Le lieu-dit « *La Justice* » nous en conserve le souvenir. Si les quartiers de Marguerite ne posent aucun problème, il n'en va pas de même pour ceux qui figuraient à côté, sur le même

vitrail : Vaudémont, Igny, Bressy Ormeaul (?). Si ces quartiers sont ceux de Gratian de Bressy, ils pourraient signifier que le père de Gratian était le fruit d'une union illégitime d'un bâtard de Vaudémont avec une dame de la famille Bressy. Nous rappellerons simplement que le bâtard de Vaudémont a été placé à la tête de la garnison de Gondreville en 1476. De là à imaginer...

Gratian de Bressy et Marguerite de Lenoncourt eurent une fille, Anne, qui épousa, en 1530, Philippe d'Igny (ou Igny) seigneur d'Anglure, gentilhomme du comté de Bourgogne. Leur fils, Toussaint, épousa Marguerite de Lenoncourt, arrière-petite fille de la précédente. Il en eut un fils, François, qui fut conseiller d'état. Leur fille Marie épousa Jehan de Chauviray dont elle eut une fille, elle-même prénommée Marie. L'abbé Furgaux, ancien curé d'Art-sur-Meurthe et de Lenoncourt, nous décrit dans « *Art, village de Meurthe* », la partie encore visible de la tombe de Marie de Chauviray, morte en 1573 et inhumée dans l'église de Lenoncourt.

La faveur dont jouit la famille d'Igny, continuatrice de la famille de Bressy, se poursuit au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle. Comme le montre la généalogie, François d'Igny, époux de Claude d'Evnoncourt, eut un fils Simon au profit duquel Fontenoy fut érigé en comté par lettres patentes du duc Charles IV, le 10 avril 1625. La forteresse du XV<sup>e</sup> siècle, serrée dans ses quatre tours, a fait place, sous l'influence des guerres d'Italie et de l'évolution du XVI<sup>e</sup> siècle, à un château plus agréable dont l'entrée se trouvait en bordure de l'actuelle place de la Gare. La maison de Monsieur Geoffroy est la continuation, après des reconstructions diverses, de l'ancien logis du château.

Dans « *Les communes de la Meurthe* », Lepage décrit le château comme « *une maison bien forte et excellemment bâtie, de grande et ancienne marque, avec chapelle castrale rentée, parterre, jardinaie et garennes* ». Il cite l'anecdote que l'on rencontre fréquemment à propos des châteaux en Lorraine, selon laquelle les habitants étaient tenus de battre les eaux pour empêcher les grenouilles de troubler le sommeil de leur seigneurie. Malheureusement, le duc de Lorraine Charles IV prend, à plusieurs reprises, le parti des pays en guerre contre la France. Ces choix furent désastreux pour la Lorraine car Louis XIII et Richelieu ne pouvaient supporter cette situation aux frontières du royaume.

La Lorraine est occupée à de nombreuses reprises par des troupes qui dévastent le pays. En 1632, selon Lepage encore, les troupes du roi de France campèrent près de Fontenoy et causèrent de grands ravages ainsi qu'en fait foi une quittance d'indemnisation retrouvée dans les comptes du percepteur de Gondreville. Pendant ces malheureux temps de la guerre de Trente Ans, le passage répété des troupes et les épidémies dont la plus terrible fut la peste de 1635 sont la cause de grandes ruines. Ces épidémies ont été longtemps très fréquentes et on trouve dans le mur du cimetière cette épitaphe : « *Ci-gît Claude Philbert, vivant curé de Fontenoy et Velaine son annexe qui mourut de la contagion le 16 mars 1588 et gît aussi Barbe, sa mère, qui décéda aussi de la même maladie, trois jours auparavant* ».

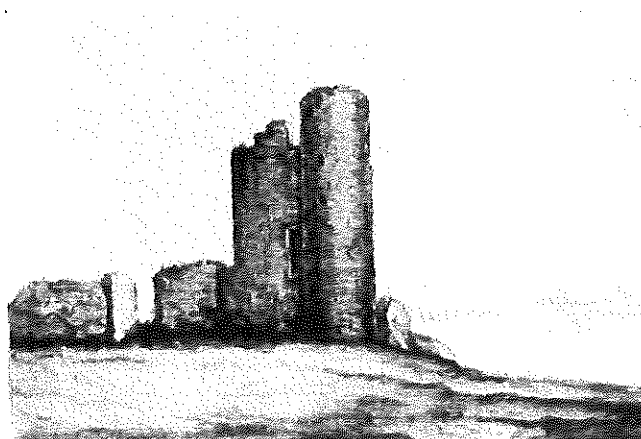
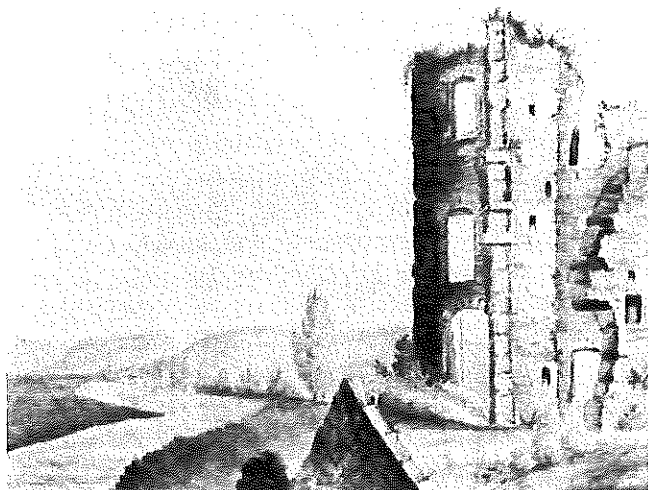
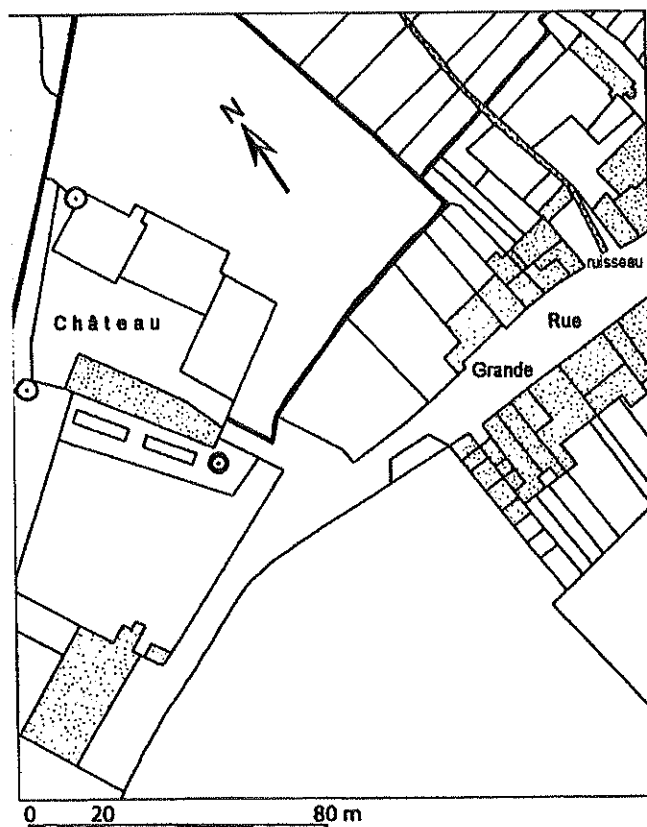
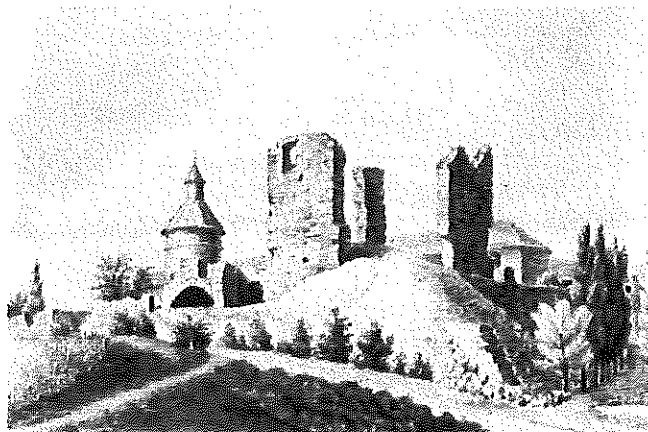
En 1635, sur ordre de Richelieu, les places-fortes sont démembrées. C'est fort probablement au cours de cette période que le château fut dévasté. Lepage parle alors des ruines du château fortifié de murailles. Sur les quatre tours, une seule est encore debout. On pense généralement que, pendant cette triste période, la Lorraine perdit la moitié de ses habitants tant la misère fut grande. Fontenoy n'échappe pas à ce triste sort et ses ruines sont considérées comme inhabitées en 1640.

Le comté de Fontenoy est modeste puisque, outre le chef-lieu, en dépendent seulement Sexey-les-Bois et le quart de Mont-le-Vignoble. Au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, Champigneulle y sera un temps rattaché. Le comte Simon a droit de haute et basse justice. Dans « *l'État du Temporel des Paroisses* », on dit qu'il nomme un prévôt qui instruit les affaires et un juge-garde qui rend les sentences. On peut faire appel des condamnations auprès du bailliage de Nancy et, en dernier ressort, auprès de la cour souveraine de Lorraine.

Le 31 mars 1633, Simon d'Igny, alors colonel de cavalerie en Espagne, épouse par contrat Barbe Le Prudhomme. La famille Prudhomme est originaire du Barrois. Jean Prud'Homme dont descend Barbe (la particule et l'apostrophe seront ajoutées par le grand-père de Barbe), fut receveur de Bar et anobli en 1510. En 1663, le comte Simon d'Igny est encore à l'assemblée de la noblesse lorraine à Saint-Nicolas-de-Port où il défendit les droits de l'ancienne noblesse contre le duc Charles IV.

## LE CHÂTEAU

À l'occasion de la création du chemin de fer, la gare a occupé l'emplacement de l'ancien site castral. Le château fut démoli en 1820 mais, vers 1850, on voyait encore les ruines d'un château assez vaste fortifié de murailles et de tours, dont une seule était encore debout.



## LE VILLAGE DE FONTENOY

Le village mettra très longtemps à se relever de ses ruines puisque la population ne serait encore, en 1710, que de vingt-trois habitants. Martine Bontemps a réalisé, en 1990, une étude très précise d'après le remembrement général du comté en 1720. Elle a tiré de cette étude un plan du village à cette époque qui est très proche de celui que nous connaissons aujourd'hui. Six rues y sont nommées :

- la rue du Château (ancienne Grande rue,

aujourd'hui rue de la Libération) qui n'avait pas alors le rôle principal qu'elle a aujourd'hui ;

- la rue des Prés (actuellement rue du Monument) ;
- la rue du haut de la Loye et la rue de la Loye (la Loye étant, avec le Rouaux, l'un des deux ruisseaux qui traversaient le village) ;
- la rue Sur la Loye (actuel chemin de la Chipette) ;
- la rue sur la Voie du Pont (actuelle rue du Muguet).

Le village ne s'est pas encore relevé de ses ruines après les ravages du siècle précédent. Martine Bontemps ne dénombre en effet que 14 maisons pour 19 masures et même 8 emplacements de masures, c'est-à-dire les ruines, ainsi que 2 granges. Il n'est d'ailleurs pas certain que les 14 maisons soient habitées, l'auteur s'étant surtout intéressé à la consistance des propriétés. Les 14 maisons se répartissent en trois groupes :

- \* le premier, à l'extrémité de l'espace entourant le château, est le plus important avec 6 maisons ;

- \* le deuxième, rue du Château, comprenant 4 maisons ;

- \* le troisième, près de la Grange aux Dîmes, ne comptant que 3 maisons (une maison reste isolée devant l'église).

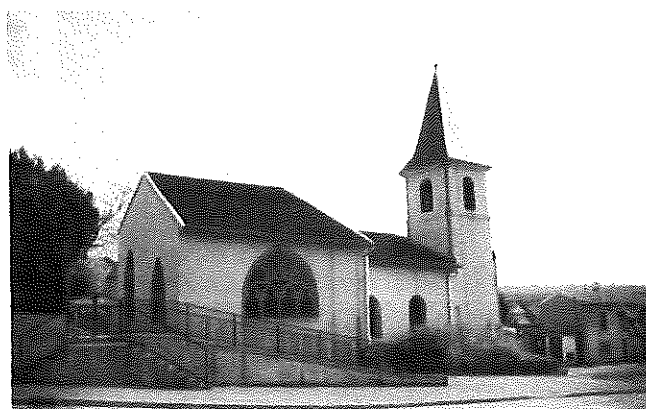
L'église est à la fois église paroissiale et chapelle castrale. Elle est dédiée à saint Laurent qui fut martyrisé en 258. Voici, comment : « *En ce temps-là, le trône de saint Pierre était occupé par Sixte II depuis l'an 256. Au cours de cette longue période d'anarchie militaire pendant laquelle les légions font et défont les empereurs, les chrétiens subissent de grandes persécutions. Au cours d'une cérémonie religieuse dans le cimetière de Calliste, le pape Sixte II est décapité sur sa chaire épiscopale avec quatre de ses diacres, tandis que deux autres, Félicissime et Agapit, sont massacrés dans un cimetière voisin. Le dernier diacre Laurent, chargé de l'administration des biens de l'Eglise romaine, est emprisonné et soumis à la torture pour être amené à livrer les trésors de l'église et peut-être ses archives. Il fut finalement condamné au supplice de la chaise rougie par le feu, supplice qu'il subit le 10 août 258. La cruauté exceptionnelle de ce supplice devait assurer à saint Laurent une place particulière parmi les martyrs de Rome. Dans la piété des peuples, dans la splendeur qui a entouré son tombeau, mais aussi dans le culte liturgique, il vient immédiatement après les apôtres Pierre et Paul. Il est le patron secondaire de Rome* ».

C'est en arrivant par la route de Velaine que l'on découvre le mieux l'église de Fontenoy, trapue, comme cachée au repli du plateau. Elle est constituée de trois parties. De très importants travaux, réalisés en 1995, permettent de se faire une idée plus précise des trois constructions.

La partie la plus ancienne est la sacristie, maintenant dégagée de la construction en bois qui l'encombrait et qui renferme les tombes des seigneurs de Fontenoy. Chapelle castrale aux voûtes gothiques, elle est éclairée par deux fenêtres à réseau d'ogives de la



En arrivant par la route de Velaine...  
(CL. Théo SAINTOT)



période ogivale tertiaire (XVI<sup>e</sup> siècle). Les pierres tombales ont été cassées en menus morceaux pour servir de consolidation du sol. Celui-ci a été recouvert d'un dallage en pierre. Il ne reste qu'une seule pierre tombale un peu abîmée représentant un chevalier et sa dame de la famille de Brixey, facilement identifiable par la clef « *mise en pal* » que portent les armoiries de cette famille de l'ancienne chevalerie lorraine.

La deuxième partie, le chœur actuel, a été construit plus tard (XVII<sup>e</sup> siècle) par copie de la première partie de l'église dont il reprend les caractéristiques d'architecture et de style. Le grand vitrail du

chœur, dont la partie centrale, la Vierge, provient fort probablement d'un vitrail de la première chapelle, porte les armes des Le Prudhomme, comtes de Fontenoy. Lors des travaux de restauration, le chœur a été débarrassé de ses boiseries. Étienne Olry, dans le « *Répertoire archéologique de l'arrondissement de Toul* », date le maître-autel du XVI<sup>e</sup> siècle. À droite du grand vitrail, une fenêtre eucharistique rebouchée est dissimulée derrière une statue. L'autel latéral gauche porte l'emblème de Napoléon III dont certains affirment qu'il est venu inaugurer le pont de la ligne de chemin de fer.

La troisième partie de l'église, postérieure à la guerre de Trente Ans, est une nef à plafond plat, sans aucune recherche, qui s'ouvre sur un porche d'entrée très simple. Le docteur Hachet, conservateur du Musée de Toul, et l'abbé Bombardier, historien, visitant l'église de Fontenoy pour le compte de l'Inventaire de Lorraine, ont remarqué « *la qualité des vitraux de la grande fenêtre du chœur ainsi que des éléments fort abîmés de la fenêtre de la sacristie. A première vue, ils paraissent contemporains des fenêtres. Ceux de la nef sont à la façon des grisailles du XVIII<sup>e</sup> siècle* ».

---

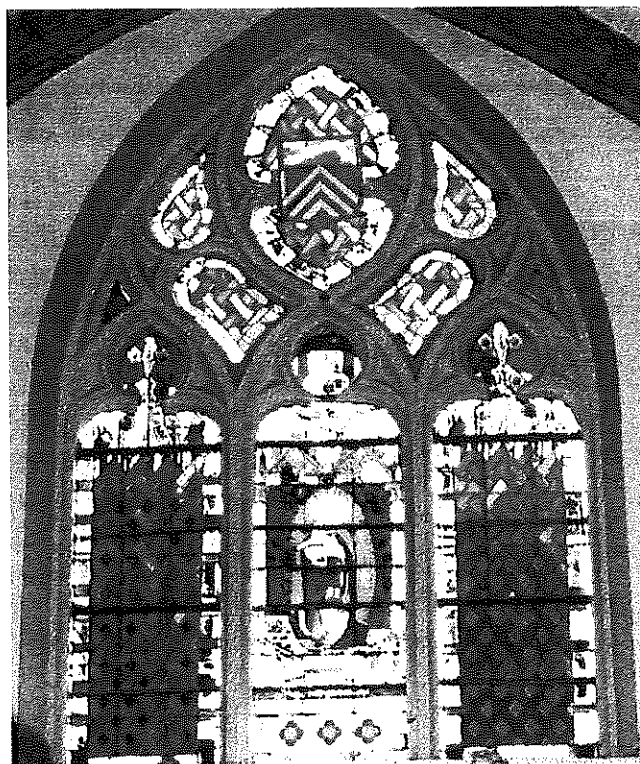
### L'ÂME DE NOS VITRAUX

Sur la pierre j'ai vu, l'âme de nos vitraux  
Apparaître en touches, d'une clarté première.  
Quand le pinceau du jour, magique en ces travaux  
Peint de soleil l'esprit, révélant sa lumière.

Tendres couleurs d'antan, en ce matin frileux  
Et vivante présence au sommet de la voûte  
Se lient pour devenir, tableaux miraculeux  
Captivant le regard, sur le chemin du doute.

En cette quiétude où n'entre pas le temps,  
Les saisons fleurissent un éternel printemps.  
L'instant s'est arrêté, pour se fondre en silence.

L'espace diapré, vibre au souffle inspiré  
L'invisible prend forme en un corps éthéré  
Quand l'âme du vitrail offre sa transparence.

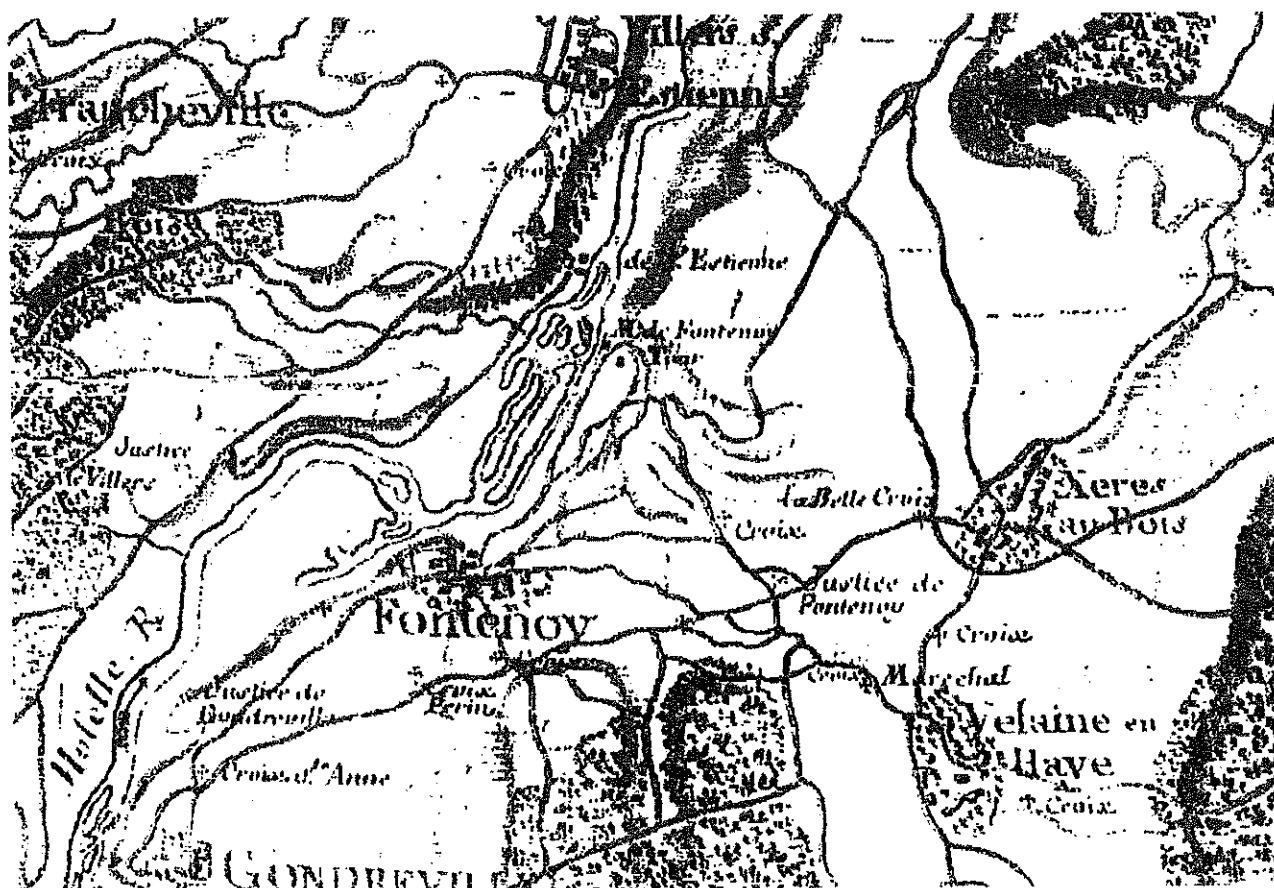


---

### DENIS JAILLON, ENFANT DU VILLAGE

Lepage dit : « *Il y a sur une partie du territoire de cette commune, des restes de constructions que recouvrent des plantations et qui proviennent dit-on d'un ancien couvent. Il s'agit d'une chapelle ainsi qu'en témoignent certains lieux-dits. Elle apparaît sur les cartes anciennes sous le nom de Notre-Dame de la Pitié* ». Olry rapporte qu'un sieur Toussaint possède une statue de la Vierge venant de cet oratoire.

Cinq zones à contraintes archéologiques sont définies à l'emplacement reconnu probable de sites archéologiques inscrits à l'Inventaire archéologique informatisé pour la région lorraine : les abords de l'ancienne gare, la proximité de la station de pompage et trois lieux-dits (Haut du Tronc, Comtesse, Devant la Chapelle).



Extrait de la carte des Naudins établie vers 1700.

### LES COMTES DE FONTENOY

L'union de Simon d'Igny et de Barbe Le Prud'homme ne semble pas avoir engendré d'héritier mâle. Le titre de comte de Fontenoy échoit à un petit-neveu de Barbe. Christophe-François Le Prud'homme qui est par ailleurs Seigneur de Monthaison, Nicey et Armaucourt. Il agrandit le comté en y ajoutant la terre de Champigneulles dont il acquiert la seigneurie. Il épouse, en 1699, Louise Villélune, dame chanoinesse de Remiremont, apparentée par sa mère à la famille de Lenoncourt.

Ainsi qu'on l'a dit précédemment, le village de Fontenoy est presque ruiné à cette époque. Le comte réside à Champigneulles, dans le château du Haut, actuel hôtel-de-ville. Pour le rang qu'il se devait de tenir, il décide la construction d'un vaste château à Champigneulles, entre le château du Haut et la route de Nancy. Dans le but de se procurer les matériaux nécessaires, il acquiert les ruines du village de Saint-Barthélemy dans le val de Bellefontaine, village disparu dans la tourmente de la guerre de Trente Ans.

Lucien Geindre, dans son livre « *Champigneulles et le Val Saint-Barthélemy* » décrit abondamment ce très bel ensemble auquel le comte ajouta une fabrique de faïence, une fabrique de papier, une tuilerie et un moulin à blé. « *La terre de Champigneulles est alors une des plus belles de Lorraine* ».

Le comte Christophe François est très lié au duc de Lorraine (son fils portera le prénom de Léopold) et il entretient au château une vie fastueuse. Un exemple entre autres, il fait venir de Champagne des plants de vigne afin de présenter à sa table un vin produit sur ses terres. Le comte Léopold le Prud'homme de Fontenoy entretiendra, après son père, un faste semblable qui le ruinera, d'autant qu'après la mort du duc Léopold son crédit à la cour diminue. Des difficultés financières l'obligeront à vendre la seigneurie de Champigneulles estimée alors à 600 000 livres. Voltaire fut un moment intéressé par cette terre qu'il connaissait pour y être venu lors de séjours à Lunéville. Ses moyens limités ne lui permirent pas de devenir seigneur de Champigneulles et il dut se



contenter d'être le patriarche de Ferney. La vente se fit enfin en 1777 au profit du propre frère de Léopold, Nicolas François le Prud'homme, marquis de Noviant, qui a pris le nom de Chatenoy, éteint en la personne de son aïeule maternelle. Il donne cette terre à sa fille Anne-Catherine lors de son mariage avec Monsieur de Verdun, fermier général.

Le comte Léopold reprit du service comme enseigne à la compagnie du comte de Macheville dans les gardes du corps du duc de Lorraine, François III. La terre de Fontenoy restera propriété des comtes de Fontenoy puis du comte de Mahuet jusque dans les années 1980 mais, après la ruine du château au XVII<sup>e</sup> siècle, aucun noble n'a résidé au village.

En nous reportant au bulletin municipal « *Dommartin Informations* » de septembre 1983, nous retrouvons la famille le Prud'homme (orthographiée le Preudhomme) dans cette commune. Mathieu Louis Erasme le Prud'homme, comte de Fontenoy, est colonel de cavalerie -le métier des armes est presque toujours celui des comtes de Fontenoy-, chevalier de la légion d'honneur et de Saint Louis, épouse de dame Marie-Eugénie de Franqueville, demeurant à Paris mais résidant à Nancy, il acquiert, en septembre 1832, le château de Dommartin-lès-Toul sur Monsieur et Madame Parisot.

En octobre 1835 au moment de son mariage, leur fils, Joseph Erasme le Prud'homme, comte de Fontenoy, général de brigade, né en 1805 et mort en 1895, reçoit le château en donation. La sépulture des deux comtes de Fontenoy et de Madame de Franqueville existe au cimetière de Dommartin.

Après la mort du général, resté célibataire, le château échoit à Marie-Erasme-Albert le Prud'homme, comte de Fontenoy. Après son mariage en 1898, il y a communauté de biens avec son épouse Jeanne Barbier de Felcourt, originaire de Vitry-le-François. Ceux-ci vendent le château en 1905 à la Société des Grandes Brasseries de Charmes.

Certains anciens du village se souviennent encore du récit de leurs aïeules racontant comment elles portaient à Dommartin les produits de la ferme dont les fermiers étaient déjà la famille Geoffroy. Lorsqu'elles arrivaient à Dommartin, venant de Fontenoy à pied, on leur faisait d'abord la toilette avant de les emmener saluer Madame la Comtesse. L'épisode de Dommartin se termine donc en 1905, le comte et la comtesse résident alors à l'abbaye des Trois Fontaines dans la Marne avec leurs trois enfants :

Pierre qui deviendra exportateur à Langson au Tonkin, Gaston et Yvonne-Marie-Joséphine née à Dommartin le 12 octobre 1870 qui épouse Antoine, comte de Mahuet, né à Nancy le 26 octobre 1866. Le comte et la comtesse résident à Nancy, 38 rue Henri Poincaré.

D'un acte reçu en l'étude de Maître Grandgeorge, notaire à Nancy en 1976, il ressort que le comte et la comtesse de Mahuet ont reçu en partage la terre de Fontenoy qui comporte encore plus de cent vingt-cinq hectares dont la ferme installée dans l'ancien corps de logis du château. La comtesse décède à Nancy, le 8 janvier 1955, et avec elle s'éteint le patronyme des le Pr(e)ud'homme de Fontenoy. Le comte Antoine de Mahuet, baron du Saint Empire, décède en son domicile le 3 novembre 1958.

Le comte Antoine a deux fils, Jean-Marc et Jacques. Le Révérend Père Jacques de Mahuet, missionnaire en Océanie, renonce purement et simplement à la succession. Jean-Marc, comte de Mahuet et son épouse Claire-Louise d'Avout d'Auerstaedt, descendante du maréchal d'empire Davout, héritent des propriétés de Fontenoy. Ils résident à Arroye-et-Han. Ils ont eu six enfants, nés entre 1931 et 1946 : Claire-Marie, Marc-Antoine, Hubert, Ghislaine-Marie, Dominique et Hélène-Marie.

## DE LA RÉVOLUTION À LA GUERRE DE 1870

Les campagnes lorraines sont, au XVIII<sup>e</sup> siècle, fortement empreintes de religion, peut-être même et surtout de religiosité, et peu préparées politiquement aux événements qui transforment profondément la société à la fin du siècle. La vie rude de la paysannerie est certes difficile mais a un sort commun contre lequel on ne se rebelle pas. Par contre, l'arbitraire de l'Ancien Régime et l'inégalité devant l'impôt sont ressentis comme un mal insupportable sur lequel les Cahiers de Doléances entendent bien attirer l'attention du roi par l'intermédiaire des députés du Tiers-état et d'une partie des députés du clergé issus souvent, comme le député Grégoire, du peuple des campagnes.

Les événements parisiens, connus avec retard, ont peu de retentissement dans le village. On participe souvent aux cérémonies patriotiques et révolutionnaires, attirés par la nouveauté et un certain espoir de voir la vie s'améliorer. La Terreur, lorsqu'elle gagne la province, tout comme la transformation de la religion de leurs pères en culte de l'Être Suprême, provoqueront, chez beaucoup de citoyens, un effet de rejet. Plusieurs exemples dans les villages environnants illustrent une

désobéissance progressive aux lois édictées par le gouvernement. La conscription est, elle aussi, durement ressentie lorsqu'elle dure dans le temps. La loi du 30 mai 1793 mobilise les hommes de 16 à 25 ans, les célibataires ou veufs sans enfants jusqu'à 40 ans. À Fontenoy, sur six hommes recensés, un seul est marié avec deux enfants. Au fil du temps les désertions s'amplifieront.

Le 26 messidor an VII, Foug se prépare à célébrer avec pompe la fête du 14 Juillet. Un détachement de la Garde Nationale est prévu pour conduire le cortège au lieu de la réunion. Mais, au moment de démarrer, les gardes refusent de se rassembler malgré les efforts de leurs chefs. L'administration municipale se mit en route sans escorte, mais « *bientôt ils se virent suivis de quelques hommes armés et non armés, tous dans le plus grand désordre et la plupart criant avec un air de dérision. Des huées se firent entendre de toutes parts* ». Le commissaire du Directoire, Balland, parle du mépris que l'on témoigne ici depuis longtemps des fêtes républicaines et du fanatisme religieux qui semble s'y propager.

À Sexey-les-Bois, les catholiques font sonner les cloches le dimanche aux heures de messe et de vêpres. Le maître d'école, Fringant, « *passé pour un fanatique, un homme attaché aux anciennes institutions royales et sacerdotales* ». Le commissaire demande bien sûr sa destitution. Mais ce n'est pas si facile que cela. Les événements survenus les 24 et 25 frimaire an VIII à Aingeray le prouvent.

Là aussi, Jean-Baptiste Vincent fait sonner les offices et exerce le métier d'instituteur « *sans faire usage des livres élémentaires de la Révolution* ». Le commissaire se rend à Aingeray pour lui intimer l'ordre de cesser ses activités. « *Il m'a répondu que le vœu de la commune était que les messes et les vêpres soient annoncées au son de cloche et qu'elle ne voulait pas d'autre instituteur que lui* ». Sommé de rendre les clés du temple (l'église), le maître d'école envoie aussitôt les enfants chercher leurs parents et « *dans moins de quatre minutes, deux cents personnes tant hommes que femmes sont venues à ma rencontre en me menaçant de m'assassiner, en disant que j'étais un coquin, un gueux, que l'on se foutait de moi* ».

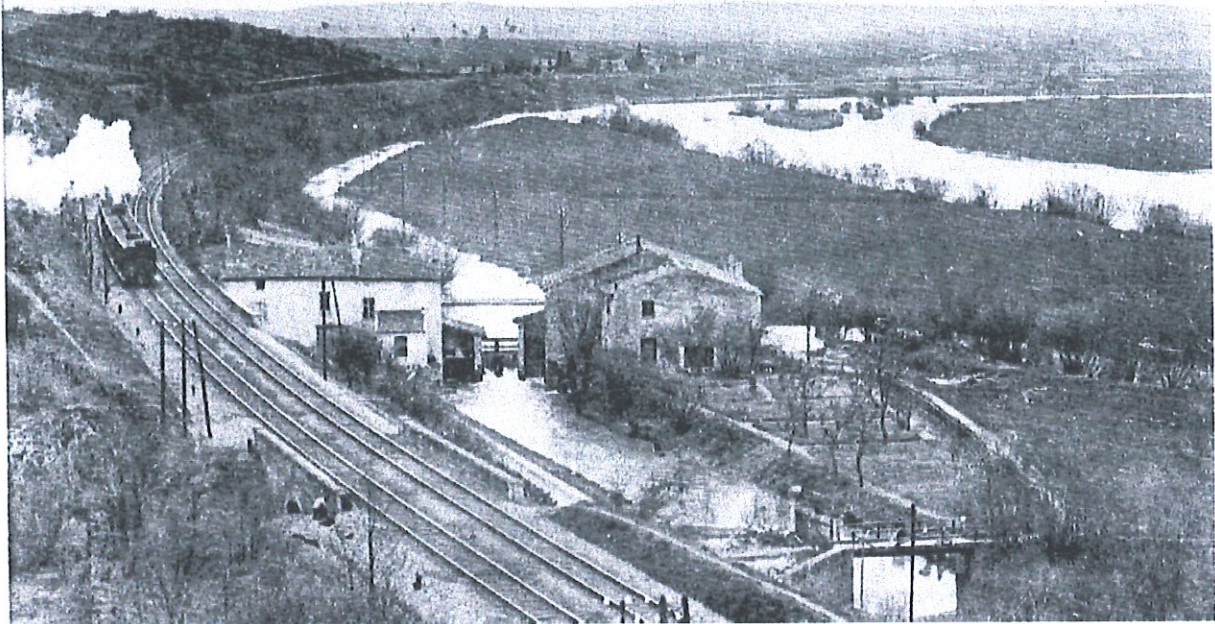
Voici une expérience qui fit sensation à l'époque et qui a été bien oubliée depuis. On la trouve décrite dans « *Hommage de la Lorraine à la France* » de Ch. François, page 194 : « *Nicolas, professeur de chimie au collège de Lunéville, membre de l'Académie (Stanislas), lança à Nancy, le 19 décembre 1783, le*

*premier ballon qui a quitté le sol de la Lorraine. Ce ballon fut gonflé et lancé dans la petite cour de l'Université, actuellement siège de l'Académie Stanislas et de la Bibliothèque Municipale (près de la Place Dombasle). L'aérostat, sans passager, tomba au moulin de Fontenoy. Songeons que les frères Montgolfier n'avaient lancé leur tout premier ballon qu'en juin de cette même année 1783. A Metz, patrie de Pilâtre des Roziers, le premier lancer n'eut lieu que le 22 janvier 1784 ».*

Pendant cette période, le village de Fontenoy, dont la population était tombée à 23 habitants au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, se repeuple, atteint 187 habitants en 1802, et passe le cap des 200 en 1822. Son terroir, essentiellement agricole, couvre à peu près 545 hectares. La répartition sur la matrice rénovée de 1858 est la suivante : terres labourables 345,14 ha, terres vaines et vagues 3,80 ha, mares d'eau 3,82 ha, chènevières (pour le chanvre avec lequel on fabrique de la toile) 1,53 ha, vergers et terrains plantés 3,10 ha, potagers 0,73 ha, vignes 17,0 ha, prés 33,13 ha, bois et taillis 100,33 ha, propriétés bâties 1 ha, rapailles 1,52 ha (non identifié, peut être le chemin de fer), pâtures 6,12 ha. A quoi il faut ajouter, église et cimetière 0,12 ha, chemins et places publiques 8,87 ha, ruisseaux et rivière Moselle 17,27 ha.

Le besoin de nouvelles terres à cultiver a provoqué, en 1835, le défrichage du Bois Juré. À cette occasion, on découvre une belle statue cachée dans ce bois au moment des troubles. Achetée par un particulier, elle n'est plus connue aujourd'hui. La plus grande partie de ces terres reste la propriété des comtes de Fontenoy qui ont transformé les restes du château en une belle métairie.

Dans le n<sup>o</sup> 26 des Etudes Toulouses, Claude Paturaud a produit une étude très documentée sur l'état du vignoble en 1788 et en 1829. A Fontenoy, la surface plantée en vignes est de 8 hectares. Les vignes occupent la côte du Moulin, descendant jusqu'au bord de la Moselle et, plus largement, le coteau en rive droite de la Moselle. En 1829, l'ensemble des vignes occupe 18 hectares. Jusqu'à la Révolution, on considère généralement que les vigneronniers privilégient la qualité, le plant principal étant un pinot (ou petit noir) dont, soit dit en passant, on développe de nouveau la culture actuellement. Au XIX<sup>e</sup> siècle, on plante le verdunois (ou gros plant) beaucoup plus productif mais dont le vin est de moins bonne qualité. À Fontenoy, c'est un record, le rendement à l'hectare est multiplié par 6 en passant de 15 hectolitres à 90. A titre de comparaison, il est actuellement au maximum de 80 hectolitres pour



Le moulin vers 1913

les Côtes de Toul dans les meilleures années. Il a été environ de 45 hectolitres à l'hectare en 1994 en raison de la pourriture du raisin au moment de la vendange. Dans une lettre au sous-préfet, citée par Claude Paturaud, le maire de Blénod écrit : « *Avant 1786, la vigne était peuplée de petite race beaucoup plus délicate, de meilleure qualité mais produisant moins. Plus de la moitié du territoire appartenait aux riches propriétaires des villes, aux seigneurs et aux gens de mainmorte, mal cultivée par des mercenaires qui la cultivaient mal. Aujourd'hui qu'elles sont mieux cultivées par les propriétaires, elles produisent davantage* ». La quantité produite allée à la baisse de la qualité provoquent une baisse du prix de vente qui chute de moitié entre 1788 et 1829. Le Conseil Général de la Meurthe a bien essayé d'œuvrer pour une limitation des terres cultivées en vignes mais sa démarche a suscité peu d'écho.

Le fait essentiel au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, est l'amélioration des transports et particulièrement à Fontenoy le creusement du canal de la Marne-au-Rhin en 1852 et, pratiquement à la même époque, le passage de la voie ferrée Paris-Strasbourg. Ceci provoque un apport de nouveaux habitants élevant le chiffre de la population à 250, son point le plus haut. Le tracé de ces deux grandes voies modifiera sérieusement le paysage

aux abords du village. Pour l'édification de la gare et de la place, on procède à la destruction de la tour nord ouest du château et du bas du jardin. Quatre-vingt-dix-huit parcelles de vignes, le plus souvent de moins d'un are en raison de morcellements à l'héritage, mais représentant tout de même 1 hectare 3 ares, disparaissent « *Sous les Côtes du Moulin* ».

Entre 1857 et 1871, on relève peu de constructions nouvelles : une maison agrandie en 1861, une boutique de maréchalerie en 1862, une maison en 1866, une filature et une foulonnerie en 1868 par Mercier Louis-Victor-Gabriel. Enfin, deux maisons en 1869 dont l'une aux Côtes du Moulin appartenant à Joseph Rousselot et qui, réquisitionnée par la troupe, échappera à l'incendie de 1871. Le moulin qui reste propriété du comte de Fontenoy est ancien puisqu'on y a vu tomber un aérostat en 1783. On cite un Jean-Baptiste Badel, foulonnier en 1858, car il existe une foulonnerie, c'est-à-dire une fabrique de feutre, tissu de laine et de poils. En 1865, Louis Mercier installe une filature à Gondreville et en 1868, il pourrait avoir acquis le moulin de Fontenoy et doublé la foulonnerie d'une filature. On trouve encore un François Villemin, fileur en 1876. Il semble qu'ensuite l'activité filature soit concentrée à Gondreville où elle subsistera jusqu'en 1970 et qu'à Fontenoy, on se tourne vers la meune-

rie. Le développement militaire de la place de Toul, après la perte de l'Alsace-Lorraine, nécessite d'importantes quantités de farine pour la troupe. Profitant de la demande, Aimé Mercier, avec Jean-Baptiste Briot sont meuniers en 1896. Les ruines de ce moulin sont actuellement peu à peu envahies par la végétation au bas des Côtes.

C'est cette population laborieuse que surprend la guerre de 1870. Le récit qui suit raconte comment ce village dont l'histoire avait été paisible depuis longtemps, connut brusquement l'incendie, le pillage et le meurtre.

### L'ÉPISODE DU PONT DE FONTENOY 22 Janvier 1871

Grâce aux nombreux textes écrits sur ce fameux fait de guerre, que ce soit par l'abbé Briel, curé de Gondreville desservant Fontenoy et témoin oculaire, jusqu'aux cours de l'École Spéciale Militaire, il est possible de se faire une idée assez précise du déroulement des événements.

Napoléon III, comme Bismarck, recherchait un conflit germano-français qui servirait leur objectif, à chacun différent. L'empereur y voyait une manière de redonner de l'éclat à un gouvernement qui s'usait, le Premier Ministre prussien espérait y trouver l'unité allemande. Le 19 juillet 1870, l'empereur rejoint son armée à Metz. La campagne débute par des succès mais, très vite, le sort est contraire à nos armes. Après les défaites de Forbach et de Folschviller, les 15 et 16 août voient les désastres de Mars-la-Tour, Saint-Privat et Gravelotte dont les Lorrains ont gardé l'expression : « *Tomber comme à Gravelotte* ». Le maréchal Bazaine sauve une partie de l'armée en rejoignant le camp retranché de Metz où il capitulera sans vraiment combattre, le 27 octobre. Une autre partie de l'armée, repliée à Sedan avec l'Empereur doit capituler le 4 septembre. L'Empire Français a sombré et les troupes prussiennes encerclent Paris dont le long siège, commencé le 19 septembre, ne se terminera que le 28 janvier suivant, par la capitulation, lorsque sera signé l'armistice.

L'épisode militaire qui fit de Fontenoy un village martyr se place donc à la fin de la guerre. Déjà envisagé par le gouvernement impérial puis repris par le gouvernement provisoire, le projet de couper la voie ferrée Paris-Strasbourg pour empêcher l'approvisionnement des armées prussiennes, fut décidé au mois de décembre. Parallèlement, le gouvernement provisoire

avait constitué des comités de défense dans la plupart des départements. C'est le « *comité de défense des Vosges* » qui a été chargé du secteur de la Meurthe. Un comité de défense était constitué de personnalités civiles, d'officiers sauvés du désastre de l'armée impériale, d'anciens soldats volontaires et de forestiers. S'appuyant sur un décret du 9 août 1870, le garde général de Bulgnéville, Rambaux, avait mobilisé les agents et les gardes forestiers des Vosges. Une dépêche ministérielle les ayant rattachés à l'autorité militaire, le comité donna l'ordre, le 1er décembre, à M. Rambaux, de rejoindre Lamarche avec tous les gardes forestiers qu'il pourrait réunir. Ils formèrent par la suite la « *Compagnie des gardes forestiers des Vosges* ».

Le comité de défense des Vosges a pris le nom de « *Chasseurs des Vosges* ». Deux autres noms ont été donnés à ce comité : « *Franco-tireurs de la Vacheresse* » et « *Avant-garde de la Délivrance* ». Outre les personnalités civiles, il était commandé par le capitaine Bernard, ancien des campagnes d'Afrique et d'Italie, ayant aussi pratiqué la contre-guérilla au Mexique, et par le lieutenant Coumès, saint-cyrien, qui s'est échappé de Metz au moment de la capitulation de Bazaine. Les chasseurs des Vosges étaient 250 hommes bien entraînés, prêts à agir sur les arrières de l'ennemi.

Lorsque, le 20 décembre 1870, le Gouvernement Provisoire prend la décision de couper la voie ferrée dans la région de Toul, les chasseurs, bien souvent nommés franco-tireurs, sont renforcés par le 4e bataillon de mobiles du Gard et par deux sections franches de 20 hommes, expérimentés pour ce genre d'action.

Le costume des franco-tireurs consistait en une vareuse bleu marine avec capuchon, un pantalon gris fer, une ceinture rouge et une sorte de poncho mexicain, couverture de soldat en drap gris, fendue au milieu pour passer la tête, retombant très bas derrière et devant, tout en laissant les bras libres pour le manie-ment du fusil.

Le capitaine Bernard est promu commandant et le lieutenant Coumès capitaine. C'est ce dernier qui, avec Goupil, membre du comité, ira reconnaître la voie ferrée de Frouard à Commercy. À leur retour, ils proposeront la destruction du « *viaduc* » de Fontenoy, plutôt que celle du tunnel de Foug, car ce dernier était fortement gardé. Un maçon, nommé Petot, qui habitait Gondreville et avait travaillé à la construction du pont en 1851, leur décrit le dispositif de mine. Il est à noter d'ailleurs que le pont avait failli être miné le 16

août par le Génie de la Place de Toul, mais l'arrivée d'une patrouille de Uhlans l'avait empêché.

Le camp de base des francs-tireurs des Vosges est installé dans la forêt du nord de Lamarche entre Bourbonne-les-Bains et Contrexéville. Parcourir une telle distance en territoire ennemi avec autant d'hommes et le matériel nécessaire à la destruction du pont relevait de l'exploit ! L'itinéraire fut fixé de manière à dérober la marche aux yeux de l'ennemi et à éviter les nombreuses garnisons prussiennes qui occupaient les points importants des pays à traverser pour rejoindre les abords de Toul. Le projet prit du retard parce que le commandant de la place de Langres tardait à fournir la poudre et les explosifs qui lui étaient demandés. C'est finalement le 18 janvier 1871 que le détachement, fort de 1100 hommes et de 3 chariots, quitta le camp de la Vacheresse.

Partis à 5 heures du soir, ils marchèrent toute la nuit dans la neige profonde pour arriver vers 8 heures du matin à la ferme de Lahae-Vaux entre Châtenois et Autreville. Cette progression de nuit, à travers champs et forêts, fut extrêmement pénible. Après une journée de repos, le départ était prévu le 19 au soir vers 19 heures. Mais on se rendit compte que les mobiles, très éprouvés par la marche de la nuit précédente, ne pourraient repartir. Ainsi le commandant Bernard décida le comité à retarder le départ de 24 heures.

Au cours de la nuit, le passage rapproché d'une patrouille prussienne fit craindre le pire et cette alerte conduisit le comité à prendre la sage décision de renvoyer les mobiles au camp. Le convoi quitta cette fois la ferme à 20 heures. Par prudence, à l'avant de la troupe, marchaient plusieurs cavaliers, porteurs de lanternes, dont les feux, blancs ou rouges, dirigeaient la progression. Les hommes, réduits maintenant à 300, marchaient sur deux files, en silence, et bien sûr sans fumer. Derrière les chariots, suivait l'arrière-garde assurant la protection. C'est ainsi que la ferme Saint-Fiacre, près de Vannes-le-Châtel, fut atteinte vers 5 heures du soir.

Au cours de la nuit, le comité réuni prit la décision définitive de se porter sur Fontenoy plutôt que sur Foug pour les raisons que l'on connaît. Pour la dernière étape, le convoi fut allégé de ses chariots, les chevaux de bât portant la poudre et les hommes les divers outils. Partie en début d'après midi en direction de Biqueley pour franchir la Moselle à Pierre-la-Treiche, la troupe arriva au prieuré de la Rochotte à 7 heures du soir. Un détachement se rendit au bac pour

casser la glace et permettre d'utiliser ce moyen pour traverser la rivière, ce qui fut fait sans encombre aux environs de minuit.

Alors que la troupe rassemblée reprenait sa marche avec une prudence redoublée, le ciel s'éclaira d'une grande lueur et, au loin retentit le canon dans la place de Toul. Un moment d'inquiétude vite dissipé et tout le groupe reprit sa marche à couvert pour arriver devant Fontenoy le matin du 22 janvier vers 5 heures et demie. La colonne avait ainsi parcouru plus de quatre-vingts kilomètres dans des conditions climatiques extrêmement difficiles, sans être découverte et sans avoir laissé un seul traînard derrière elle. À lui seul, ce premier résultat tenait déjà de l'exploit !

Le détachement prussien installé dans le village de Fontenoy comprend, sous les ordres du vicefeldwebel Koch, 50 hommes, deux sous-officiers, un tambour et 47 hommes de troupe appartenant à la 6e compagnie du 4<sup>e</sup> Régiment de Landwehr de Westphalie. Dix hommes sont en permanence de garde à la gare, dont un placé en sentinelle à l'extérieur. D'autre part, deux sentinelles gardent le pont sur la Moselle, à quelques centaines de mètres de la gare.

Les francs-tireurs forment cinq compagnies, ayant chacune une tâche bien précise à remplir. Les compagnies Rivaux et Mallières sont chargées de la protection et s'installent chacune à une extrémité de la Grand'rue pour barrer l'accès par la route. La compagnie du capitaine Coumès approche de la gare, emmenée par un clairon du nom de Thomassin qui, étant originaire de Fontenoy, sert de guide. Mais celui-ci trébuche et tombe avec tout son attirail. Le bruit alerte la sentinelle : « *Wer da ?* ». Mais déjà Coumès a bondi et lui fend le crâne d'un coup de sabre. À l'intérieur, les soldats ont pris les armes et apparaissent à la porte de la gare. Devant les baïonnettes françaises, ils reculent précipitamment. Au cours d'une brève échauffourée, plusieurs Allemands sont blessés ou faits prisonniers, les autres préfèrent s'enfuir. Les fils du télégraphe sont arrachés puis la voie ferrée est détruite sur quelques dizaines de mètres.

La compagnie Mangin se dirige alors vers le pont où elle se heurte à deux sentinelles, l'une est poignardée, l'autre s'enfuit par la voie ferrée en direction de Toul. Passant à côté de la sentinelle morte, un soldat originaire d'Afrique dont le père avait été tué par les Prussiens coupa une oreille pour prouver en rentrant chez lui qu'il avait bien vengé son père. Il ne se doutait pas que son geste serait l'un des prétextes de la sauvagerie teutonne contre le village et ses habitants.

Le pont est dégagé, il est alors 5 heures 45. La compagnie Mangin traverse le pont et se met en protection à l'autre extrémité.

C'est alors à la compagnie Adamistre d'intervenir pour détruire au moins une arche du pont. Elle a beaucoup de difficulté pour trouver la chambre de mine mais finalement les charges sont descendues. Soudain un train s'annonce venant de Toul. Chacun saisit son arme. Mais le train, arrêté par la sentinelle qui a fui, rebrousse chemin. Les charges placées, on évacue le pont et c'est alors qu'on s'aperçoit qu'une lampe est restée au fond de la cheminée de mine au risque d'y provoquer une explosion prématurée. Un membre du comité se dévoue pour aller chercher la lampe avec tous les risques que cela comporte. Les mèches étant allumées, on s'éloigne rapidement. Il est 7 heures ; l'angélus sonne au clocher de Fontenoy. C'est alors qu'une formidable explosion déchire l'air et deux arches du pont s'engloutissent dans les eaux de la Moselle. L'opération est réussie

Au point de ralliement, sur la route de Nancy à Toul, en direction des bois de Gondreville, il ne manque que le capitaine Mallières et quelques hommes. Ils réussirent à rejoindre le détachement le soir même. Puis c'est la marche retour, l'esprit satisfait du devoir accompli, mais qui, dans la neige profonde, se révèle aussi difficile que le parcours de l'aller. Le froid est si vif que la Moselle est traversée sur la glace entre Pierre-la-Treiche et Pont-Saint-Vincent. La troupe arrive à la ferme des Gimeys où elle fait halte le 22 au soir. Le 23, elle est à Houdreville et à Vandelévillle le 24 pour enfin atteindre la forêt protectrice de Bulgnéville le 25.

Les statistiques allemandes font état d'un tué, de sept blessés et de sept prisonniers. Les Français pensent avoir tué trois ou quatre hommes et en avoir blessé une dizaine. Du côté français, il n'y a aucune perte. Jean Contat, blessé mortellement ce 22 janvier n'appartenait pas aux francs-tireurs. Il figure sur le monument au titre des victimes civiles.

Le commandant Maillard, professeur à l'Ecole Supérieure de Guerre, prenait le raid des francs-tireurs contre la voie ferrée Paris-Strasbourg à Fontenoy comme illustration de son cours de tactique militaire car il présente tout à la fois un remarquable succès français et marque aussi une sérieuse impéritie prussienne : « *Le succès a été complet, grâce à la préparation et l'énergie dans l'exécution mais grâce aussi aux mesures défectueuses prises par les Allemands. Ce n'est pas à un kilomètre de distance qu'on garde un*

*pont* ». Le commandant signale aussi que la relation allemande des événements mentionne que lorsqu'ils ont entendu le canon de la place de Toul, vingt cinq hommes sont partis dans cette direction pour s'informer. « *Il nous semble cependant qu'un signal d'alarme doit avoir pour résultat un redoublement de surveillance et non pas le départ d'un poste, de la moitié de ses forces* ».

Mais laissons le commandant à ses réflexions et revenons au village au moment même où arrivent les premiers cavaliers prussiens. Ils fouillent aussitôt toutes les maisons, croyant y trouver les francs-tireurs car ils sont persuadés de la collusion des habitants avec les soldats, renforcés qu'ils sont dans leur conviction pour la coïncidence qui a fait sonner l'angélus presque au moment même de l'explosion. N'en trouvant donc aucun, ils rassemblent tous les hommes sur la place de l'église avec, à leur tête, le maire, monsieur Bruant. L'abbé Briel, curé de Gondreville desservant Fontenoy, ne fut arrêté que quelques jours plus tard et il rejoignit ses paroissiens emprisonnés, soit à Toul, soit à Nancy.

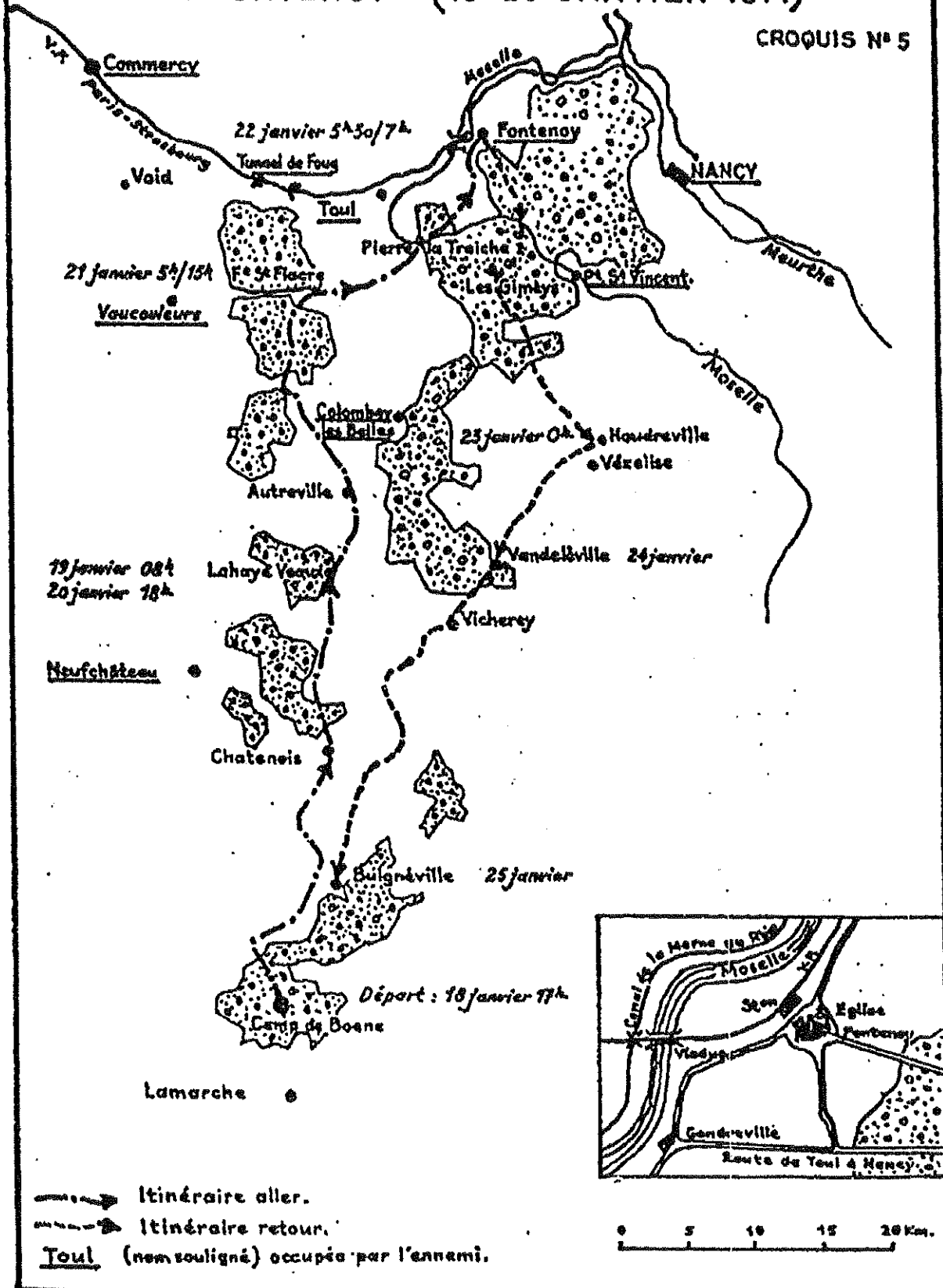
Le train emmenant les otages, dix-huit hommes et cinq femmes, vers Nancy quittait à peine la gare de Fontenoy lorsque monsieur Maillard, un grand-père qui essayait d'apporter quelques provisions à son petit-fils, fut mortellement blessé par la balle tirée par une sentinelle en poste sur la plate forme de l'un des wagons. Une humble croix marque l'endroit où il fut abattu, gravée de ces simples mots : « *Ici tomba, frappé d'une balle prussienne, Jean-Baptiste Maillard, âgé de 74 ans, le 22 janvier 1871* ».

Guillaume I<sup>er</sup>, tout nouvellement proclamé Empereur d'Allemagne, donna l'ordre, depuis Berlin, de mettre à sac le village et d'en brûler chacune des maisons. Pendant trois jours, les incendies se succédèrent avec méthode. Certaines maisons qui n'avaient pas été entièrement brûlées le premier jour furent de nouveau incendiées le lendemain. Tout fut pillé, y compris l'église, dont les ornements et les vases sacrés furent emportés.

Une vieille femme paralytique de 75 ans, madame François, mourut brûlée vive dans l'incendie de sa maison. Outre l'église, seules furent épargnées, la maison Racadot (où les Bavaois se firent photographe démolissant faussement le mur, dans un seul but de propagande) et les maisons voisines de l'église, rue de la Loi et chemin de la Chipette, qui servaient au logement des troupes. Le maire, monsieur Bruant, mourut quelques jours plus tard des mauvais traite-

# LE RAID DES "CHASSEURS DES VOSGES" SUR LE PONT V.F. DE FONTENOY (18-25 JANVIER 1871)

CROQUIS N° 5



ments qui lui furent infligés en prison mais aussi certainement de chagrin devant la barbarie qui détruisit le village et martyrisa ses habitants.

« France, il est des instants où l'on sent ton grand cœur se crispier sous le flot d'une forte rancœur ! Le Prussien, affolé dans sa tudesque rage, se rua inhumain sur ce petit village, où ils avaient passé la nuit, en tapinois, tu payas largement, illustre Fontenoy ! » dit Tigova Caponite.

Les Allemands s'empressèrent d'annoncer aux populations leur cruauté comme menace de dissuasion. L'affiche placardée dans et autour de la place de Toul, rédigée dans un très mauvais français, est datée du jour même de la destruction du pont, le 22 janvier. L'ordre de ne pas sonner les cloches résulte de la conviction allemande, de la connivence entre la sonnerie des cloches (l'angélus) et la destruction du pont.

Les Allemands entreprirent aussitôt la reconstruction du pont. Le docteur d'Arbois de Jubainville rapporte dans « *le Pays Lorrain* » (1912) qu'une réquisition de cinq cents ouvriers ne produisit aucun effet, qu'avec des menaces on en amena de Metz et de Nancy mais qu'ils désertèrent très vite. On eut alors recours à une ruse. Un concert de musique militaire fut donné place Stanislas à Nancy et une rafle dans les rues permit de rassembler la main-d'œuvre nécessaire à la remise en état du pont, ce qui fut d'ailleurs assez rapide.

« Tout ceci finalement arrivait trop tard puisque dans le même temps Paris capitulait et que l'armistice était signé le 28 janvier. Le corps franc quitta le camp de Lamarche le 8 février avec armes et bagages et rejoignit les troupes françaises rassemblées à Châlons-sur-Saône, recevant partout les honneurs de la guerre, ordonnés par le général Von Manteuffel, en hommage à leur courageuse résistance ». (R. Bourguignon).

Lorsqu'on étudie le registre représentant le revenu cadastral du foncier bâti, on constate 70 bâtiments incendiés au 23 janvier 1871. 51 maisons sont retirées du revenu cadastral au titre de 1872 et 3 autres au titre de 1873. Grâce à un élan de générosité nationale et particulièrement à l'œuvre du « *Sou des Chaumières* », la grande majorité des maisons est vite reconstruite. Les 51 maisons retirées au rôle de 1872 réapparaissent au rôle de 1875, ce qui, compte tenu d'une exonération possible de trois ans, place leur reconstruction dès 1872. La maison Arnould devant l'église ne fut pas reconstruite. Achetée par la com-

mune, elle permit le dégagement de la place devant l'église telle que nous la connaissons aujourd'hui. Une seule maison fut reconstruite en 1876, deux autres en 1877 et la dernière, ainsi qu'une construction nouvelle, en 1878. Un agrandissement a lieu en 1879 puis quatre autres en 1881.

« Fontenoy est pareil à nos centaines de villages lorrains ; mêmes gens simples et travaillant le sol de chez nous, mêmes mélanges de cultivateurs, mêmes terroirs aux semblables productions, mêmes engrangements, même vie des champs, mêmes cafés où le dimanche, après l'office, les hommes vont faire une partie et payer leur tournée. Et pourtant, une visite à Fontenoy laisse toujours au cœur une poignante angoisse. Sous la nef de la petite église, on entend l'appel des âmes mortes le 22 janvier, on perçoit les clameurs des soudards, le glas funèbre, la fusillade et le crépitement des flammes qui ont dévoré les maisons et brûlé les habitants ». (Emile Badel, 1899)

Les noms gravés sur les tables de pierre, de chaque côté du monument, donnent aussi comme victime Jean Contat. Dix-huit hommes et cinq femmes furent emmenés en otages à la prison Charles III de Nancy. Ils ne furent libérés que quelques jours plus tard.

**A V I S .**

— 502 —

La plus rigoureuse surveillance à la sûreté du chemin de fer et d'étape.

Le pont de chemin de fer, tout près de Fontenoy, aux environs de Toul aujourd'hui la nuit fait sauter.

Pour la punition le village de Fontenoy fut brûlé de fond en comble.

Le même sort tombera aux lieux, dans lesquels quelque chose arrive de semblable.

Toul le 22 janvier 1871.  
Le commandant d'étapes.  
von SCHMIDEL.

---

**ORDRE DE LA PLACE**

Les villages situés dans un rayon distant de 10 kilomètres de la ville de Toul sont sommés de ne plus sonner leurs cloches jusqu'à nouvel ordre.

Toul, le 22 janvier 1871.  
Le commandant de place.  
SCHNEIDER.



Environs de Toul Pittoresque

FONTENOY-sur-MOSELLE. - L'armée allemande, après avoir incendié le village le 21 Janvier 1871, se fit photographier devant l'œuvre barbare de destruction qu'elle venait d'accomplir



Gilché Norquin

Fontenoy Illustré



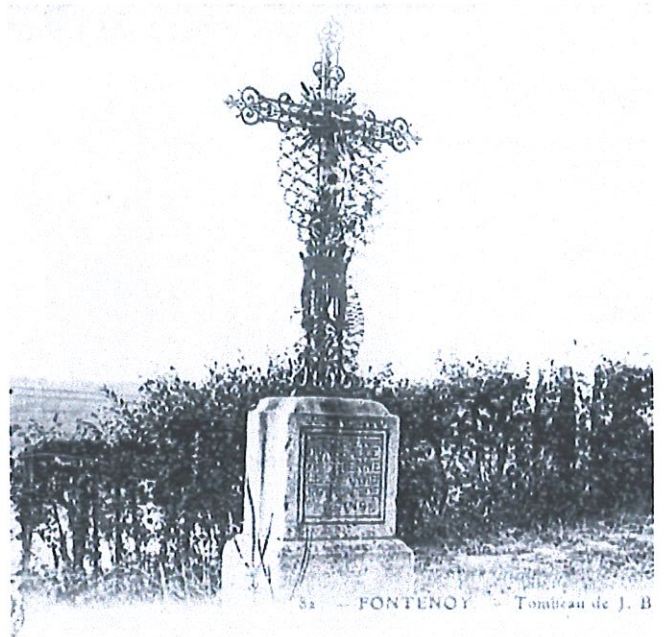
Le Pont sur la Moselle en état de reconstruction par les Allemands - Guerre 1870-71

Petrot, éditeur, à Toul

## L'INAUGURATION DU MONUMENT

Le 22 janvier 1899, Monseigneur Turinaz, évêque de Nancy, va inaugurer et bénir le monument commémoratif de Fontenoy-sur-Moselle. Il rappelle alors le drame sanglant qui se déroula dans le petit village lorrain, pendant la guerre de 1870. Il narre les actions guerrières, les cruelles épreuves des habitants et l'œuvre de la charité venant au secours de la population. Il évoque la sympathique et courageuse figure de l'abbé Briel, alors curé de Gondreville et de Fontenoy. Après avoir protégé ses paroissiens contre une soldatesque en fureur, au milieu du pillage et de l'incendie, après avoir été injurié, menacé, jeté en prison de Toul, ce prêtre au cœur vaillant, devient l'organisateur de la reconstruction et de la résurrection de sa paroisse. Les derniers mots de l'orateur sont encore un appel au patriotisme : « *Union au-dessus de tout, dans l'amour de la France et de son drapeau ! Serrons-nous autour de l'armée, gardienne de l'indépendance et de l'honneur de la patrie !* »

*Le Pays lorrain, Année 1938, p. 561,  
M. le chanoine René Hogard, « Mgr Turinaz »*



**Lieu où fut abattu Jean-Baptiste Maillard**



Le monument commémoratif est situé à la sortie du village en direction d'Aingeray, adossé à une colline dans laquelle il a fallu creuser son emplacement. Il est imposant par son architecture. Son piédestal représente la pile d'un pont d'où partent, de part et d'autre, les amorces d'une voûte rompue, allusion au fait d'armes.

Sur un encorbellement de la pile, se dresse, altière, une femme guerrière, avec un fusil à la main, le regard dirigé vers le pont. En-dessous, est fixée une plaque de bronze avec cette inscription : « *Aux vaillants combattants du 22 Janvier 1871. Aux habitants victimes innocentes de leur patriotisme* ».

Le monument fut conçu par l'architecte Weisseburger et exécuté, en pierre d'Euville, par M. Etienne, marbrier à Nancy. La statue fut modelée par un artiste, M. Bussière. Cette œuvre fut réalisée par souscription nationale et inaugurée le 22 Janvier 1899, jour anniversaire de l'exploit.

Ultérieurement, en 1906, le site fut parachevé par l'édification de murs en moellons en mosaïque, d'une part en bordure de la route et d'autre part contre le talus. Sur le mur, en pente, furent scellées deux dalles en pierre recevant, l'une, les noms des anciens combattants de l'épopée, l'autre, les noms des civils victimes ou otages. En 1999, pour son centième anniversaire, il a été restauré par la commune de Fontenoy, avec l'aide de l'Etat et du Souvenir Français.

---

### LE CALICE RETROUVÉ

Ci-après : Extrait du registre des délibérations du conseil d'administration de l'église de Fontenoy-sur-Moselle racontant comment divers objets de l'église ont retrouvé leur place. L'ancien registre a été brûlé avec la maison d'école et le registre dont est tiré le récit suivant a été commencé le 26 mai 1873. Il est écrit, par l'abbé Briel, desservant la paroisse en 1871 et qui fit beaucoup pour soulager le malheur de ses paroissiens : « *Le diadème de la statue de la Sainte Vierge fut porté à Nancy par un soldat, réclamé par les honnêtes habitants qui le logeaient, remis par eux à l'évêché qui nous le renvoya. La bannière de la Sainte Enfance fut emportée à Munich par un officier bavarois. Sa famille le renvoya aux dames Maggiolo qui nous la remirent, par l'intermédiaire de l'abbé Pierre, ancien curé de Gondreville. Le calice arriva jusqu'à Breslau et fut exposé dans la vitrine d'un orfèvre, parmi d'autres objets précieux venus de France. Offert par Napoléon III à la commune de Fontenoy, il portait le nom de l'empereur et celui de la commune. Il fut remarqué par un chanoine de Breslau qui connaissait Mademoiselle Husson, ursuline à Breslau et originaire de Toul. Ce prêtre généreux fit prendre, par la religieuse, des renseignements sur Fontenoy, racheta le calice de ses propres deniers, le fit restaurer et l'envoya à l'évêché de Metz où nous sommes allé le chercher. Je suis heureux d'inscrire, sur ce registre, parmi nos insignes bienfaiteurs, le nom de Monseigneur Henri Klein, chanoine à Breslau, qui a fait graver son nom à l'intérieur du pied du calice. Je fis consacrer à nouveau le calice au mois de septembre, après avoir acheté une nouvelle patène, l'ancienne ayant disparu. Nous avons reçu pour l'église, de différentes person-*



Cliché Jean-Marie Cassignat

*nes, des sommes d'argent avec lesquelles nous avons fait redorer un vieux tabernacle abandonné dans les sacristies de Gondreville et qui a été jugé très élégant.*

*Nous avons reçu un ornement et des linges sacrés de l'évêché (ces derniers ont appartenu à monseigneur Darboy, archevêque de Paris, fusillé par la Commune. La plupart de ces objets se trouvent toujours en l'église de Fontenoy, mais les ornements sacrés ayant appartenu à monseigneur Darboy ne sont plus identifiés ".*

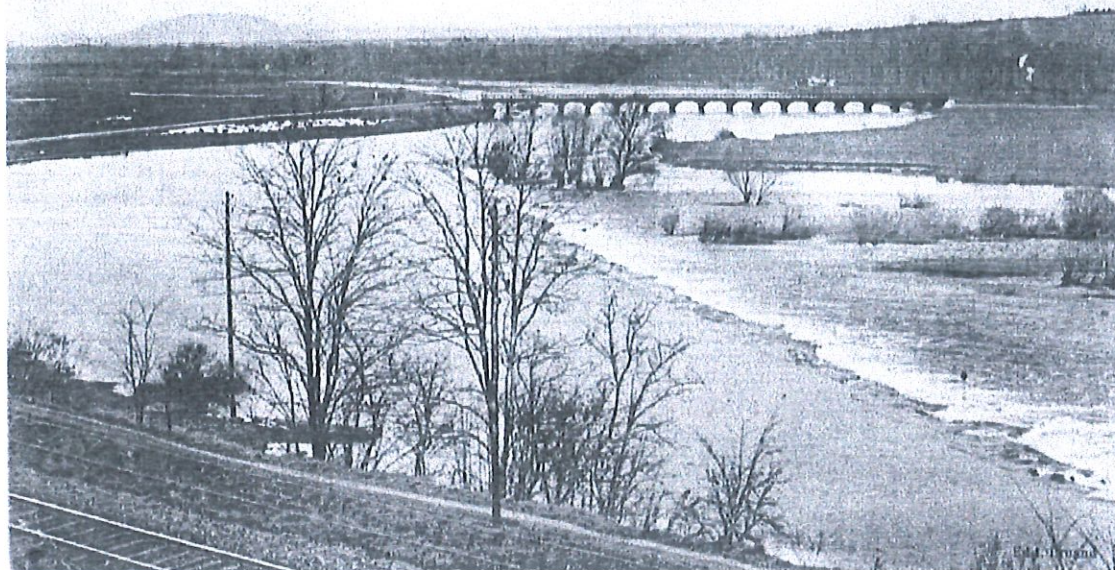


**Les élégantes au bord de l'eau vers 1910.**  
On remarque, derrière elles, un petit bâtiment avec un toit à une pente.  
Il s'agit du lavoir communal dont il reste quelques vestiges.



**La place de l'église vers 1903.**  
On remarque, jouxtant l'église, une rangée de maisons démolies au cours de la dernière décennie,  
permettant ainsi le désenclavement de l'édifice et l'accès direct au cimetière.

FONTENOY-sur-MOSELLE. - Vallée de la Moselle - Au second plan, le Mont Saint Michel



### **L'ancien pont de bois.**

**Ce pont reliait directement Fontenoy à Villey-Saint-Etienne. Il fut détruit en 1940 lors de l'avancée allemande. Il ne fut jamais reconstruit.**



### **Le viaduc.**

**Construit en 1978, il franchit la route de Fontenoy à Gondreville, la voie ferrée, la Moselle et le canal à grand gabarit.**

## LE BLASON DE FONTENOV

Répondant à un vœu du préfet de Meurthe-et-Moselle qui souhaitait que chaque commune se dote d'un blason, le conseil municipal, dans sa séance du 4 novembre 1978, approuvait le projet présenté par Monsieur Durand, secrétaire de mairie, et dotait Fontenoy d'un blason représentatif de son histoire et de son caractère.

Le tiers supérieur droit représente les armoiries de la famille d'Igny, seigneurs de Fontenoy, dont Simon fut le premier comte. Le tiers supérieur gauche représente les armoiries des le Prud'homme qui, par alliance, succédèrent aux Igny en charge du comté.

Les tiercés inférieurs, de fond bleu, évoquent d'abord la Moselle qui autrefois faisait tourner deux moulins puis au cours de notre siècle, une usine hydro-électrique pour devenir une base de ski nautique où se déroulent des compétitions de niveau national, voire européen. Le pont de flammes enfin évoque le raid des chasseurs des Vosges qui aboutit malheureusement à la destruction du village par l'incendie de 1871.

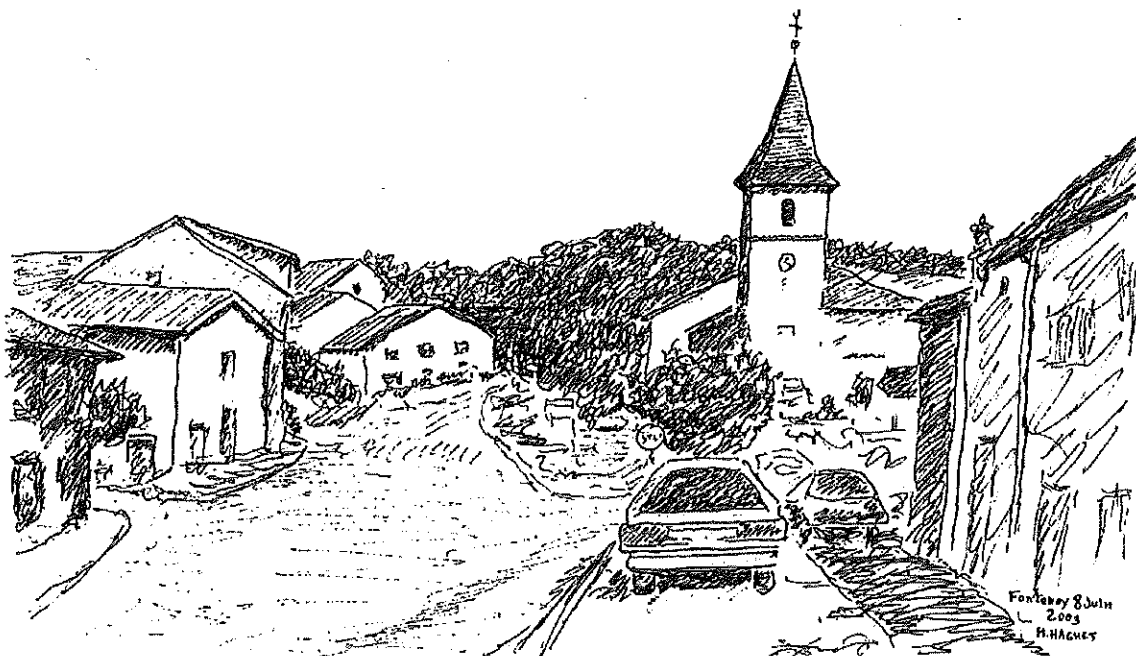
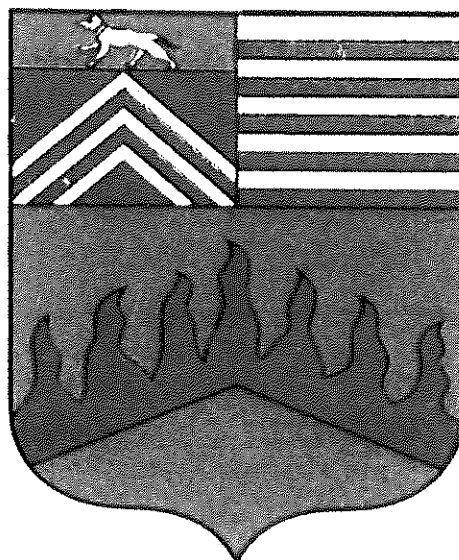
Hubert Colin, directeur des Archives Départementales, a légendé ainsi le blason : « *D'azur au pont flambant de gueules, au chef parti des deux pièces : au 1, de gueules à trois chevrons d'or, au chef d'azur chargé d'un lévrier d'argent colleté de gueules qui est le Prud'homme ; au 2, burelé d'argent et de gueules qui est d'Igny* ».



LE PRUD'HOMME



IGNY



## NOTICE SUR FONTENOY-SUR-MOSELLE

Par Lucien GEINDRE

Ce village, en bordure de la Moselle, a, de toute évidence, pour étymologie la racine latine « fons », source, fontaine, mais son nom n'apparaît que tardivement dans les textes connus. Nous savons peu de choses sur ses origines, si ce n'est la mention de quelques découvertes archéologiques faites aux lieux-dits « *Les Barbares* » et « *au-dessus du Pralot* », vers Gondreville : vestiges de l'âge du bronze et gallo-romains.

Nous noterons également que la forêt de Velaine jouxtant celle de Fontenoy est appelée « *Le Bois du Tambour* ». Or, « *tambour* » pourrait dériver de *tombeau* ainsi qu'il en est dans d'autres communes comme Ville-au-Val ou Villey-Saint-Etienne.

En 1242, les comtes de Toul (évêque Roger de Marcey) avaient là un château ou maison-forte qu'un nommé Gérard de Vilens a repris en fief. Plus tard, en 1477, Gracien d'Aguerre, Philibert de Brexey (Brixey) et Jean de Baschi,

se sont établis dans ce village de laboureurs et de pêcheurs.

En 1514, par lettres patentes du 15 janvier, fut accordée à Gratien de Brixey, seigneur de Fontenoy-lès-Gondreville, l'autorisation de faire dresser et ériger un signe patibulaire (potence) en la seigneurie. Notons qu'il y a sur le territoire de la commune un lieu-dit « *La Justice* ». Mais y eut-il des voleurs ou des brigands en ces lieux ? Nous l'ignorons.

En 1632, les troupes du roi de France campent près de Fontenoy, commettant d'importants dégâts ainsi que l'indiquent les comptes du domaine de Gondreville donnant quittance de 25 francs aux fermiers de certaines herbues (parcelles à l'abandon) en nature de pré et de saulcy qui furent pâturées et ravagées par les chevaux de l'armée française.

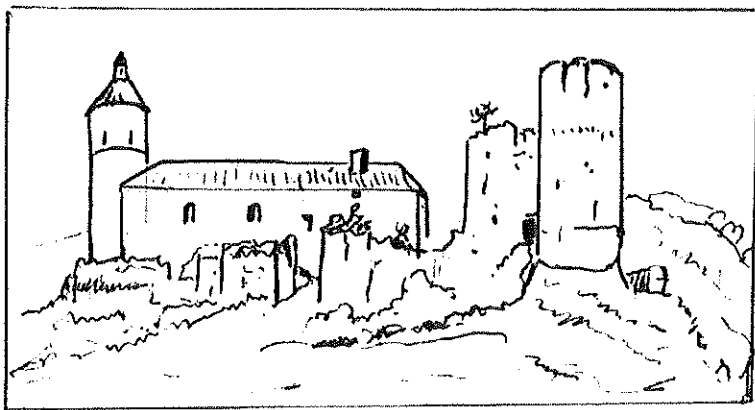
Fontenoy est alors, depuis 1625, le chef-lieu d'un comté dont dépendent Sexey-les-Bois et Montle-Vignoble pour le quart. Le sei-

gneur nomme un prévôt qui connaît toutes les causes en première instance pour l'instruction. Les jugements sont rendus par un juge-garde sauf appel au bailliage de Nancy puis à la cour souveraine de Lorraine. Il y a dans ce village bâti de grande et ancienne marque avec chapelle castrale rentrée, parterres, jardinages et garennes, le tout mouvant en fief du duc à cause de son palais de Gondreville.

Les habitants de Fontenoy qui empruntent le passage de la Moselle à Gondreville sont tenus de payer au fermier du bac un gros au jour de la Saint-Georges et un pain de 12 deniers à Noël et, en outre, 12 deniers chaque fois qu'ils passent un char sur le dit bac.

Fontenoy, qui avait autrefois Velaine pour annexe est érigée en succursale en 1802. Son patron est saint Laurent.

Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, Christophe-Léopold le Prud'homme de Fontenoy, chambellan du duc de Lorraine Léopold, va s'installer à Champigneulle où il recueille le domaine de la famille Mengin qui possède, au bas du village la « *Grande Maison* ». Il a pour ancêtre Jean le Prud'homme, procureur et sénéchal du Barrois, anobli en 1510, époux de Barbe Canterot de Neuville et pour marraine Claude le Prud'homme, épouse de messire Jean d'Igny (ou Igney) seigneur de Fontenoy. En 1704, Christophe fait ses reprises de foi et hommage pour la terre de Fontenoy.



Premier maître d'hôtel du duc, il a fait bâtir un beau château à Champigneulle, château que Voltaire tentera, en vain, d'acquérir. Christophe possède, en outre, un bel hôtel, rue du Haut-Bourgeois à Nancy. Il a créé à Champigneulle une faïencerie dirigée par Jacques Chambrette venu de Dijon. En 1717, Christophe achète pour 10 000 francs à la commune, la moitié des bois de Champigneulle et il obtient que la terre de ce village soit incorporée à son comté de Fontenoy qui comprend aussi Velaine et Sexey-les-Bois. Son fils, Gabriel-Léopold, lieutenant des gardes, conservera Fontenoy dont le château restera à cette famille jusqu'à la Révolution. Mais qu'est devenu le vieux château ? Un dessin d'origine inconnue le représente vers 1830 presque ruiné et apparem-

ment inhabité. Selon l'abbé Choux, il aurait été démoli vers 1830 puis totalement rasé lors de la construction de la petite gare donc vers 1850.

En 1850, un grand pont de sept arches de 16 m, à 328 km de Paris, est construit sur la Moselle en amont du village pour la ligne ferroviaire Paris-Frouard-Nancy. Fontenoy compte alors 206 habitants. Mais, en 1871, les Prussiens envahissent la Lorraine dans le cadre de la guerre franco-allemande. Ils occupent le terrain autour de Toul. Le 16 août, on perçoit des bruits de canonnade. Le 18, à midi, les Uhlans entrent dans Gondreville. L'ennemi utilise les trains tractés par des locomotives sur lesquelles il fait monter des otages français afin de prévenir les sabotages. Mais un groupe de

francs-tireurs, le bataillon des francs-tireurs dit « *L'avant-garde de la délivrance* », commandé par le capitaine Adamistre, a reçu mission de détruire les ouvrages d'art autour de Toul tels que les ponts de Liverdun ou de Fontenoy. Celui-ci, plus isolé, est choisi après délibération.

Venant du sud, le bataillon s'infiltré dans le village au cours de la nuit du 21 au 22 janvier 1871, puis se dirige vers le pont qui, à 7 heures 30 du matin, saute en partie. À midi, les Prussiens, furieux, entrant dans Fontenoy, expulsent les habitants et incendient des maisons. Messieurs Roussel et Grandidier, pris en otages sont contraints de suivre une patrouille jusqu'à Aingeray où les maires de Velaine, Sexey et celui d'Aingeray doivent les rejoindre. Enfin relâchés, ils partent, à pied, par les bois et se réfugient à Liverdun où ils racontent l'horreur de cette sanglante journée. Des secours s'organisent.

Mais onze jours après l'explosion du pont, les trains peuvent de nouveau franchir la Moselle sur une ligne bien gardée. De ce fait, la Lorraine se voit infliger une amende de 10 millions de francs.

Des soldats prussiens, logés chez les habitants dont les maisons ont été épargnées par le feu se ravitaillent sans scrupule.

Il reste à réparer les dégâts. Les communes voisines s'unissent pour apporter de l'aide aux sinistrés. Enfin, en mars 1872, les occupants évacuent les lieux. Fontenoy peut alors panser ses blessures. Il reste, en effet, à déblayer, à reconstruire les maisons sinistrées. Ainsi, on ne s'étonnera pas de ne pas trouver, dans ce vieux village, beaucoup d'habitations anciennes et vernaculaires. À Fontenoy, l'af-



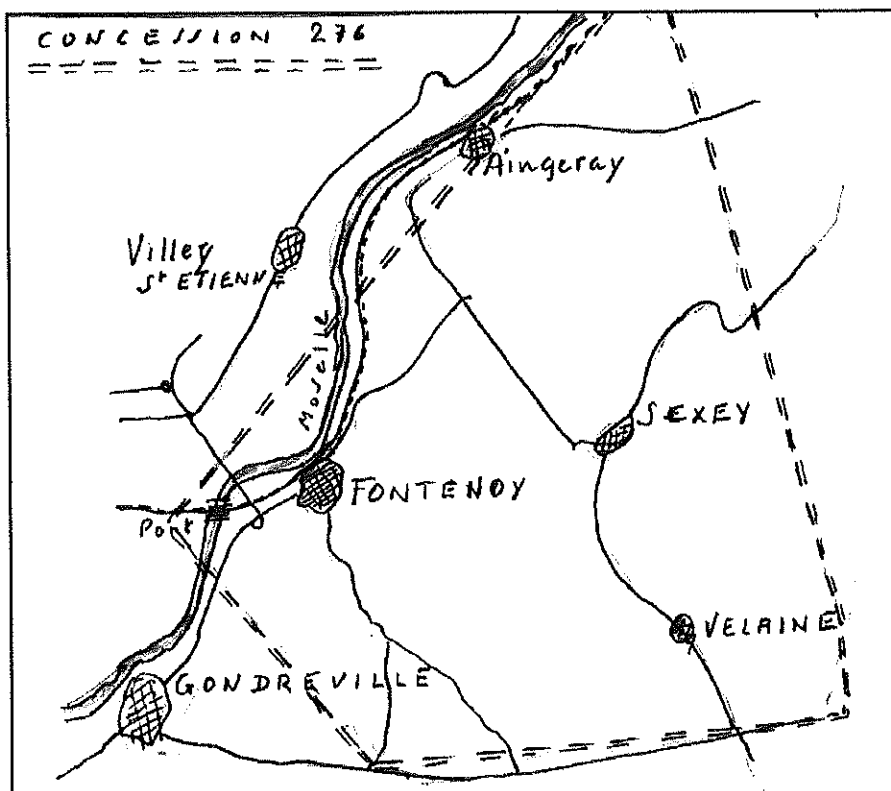
**Le pont saute...**

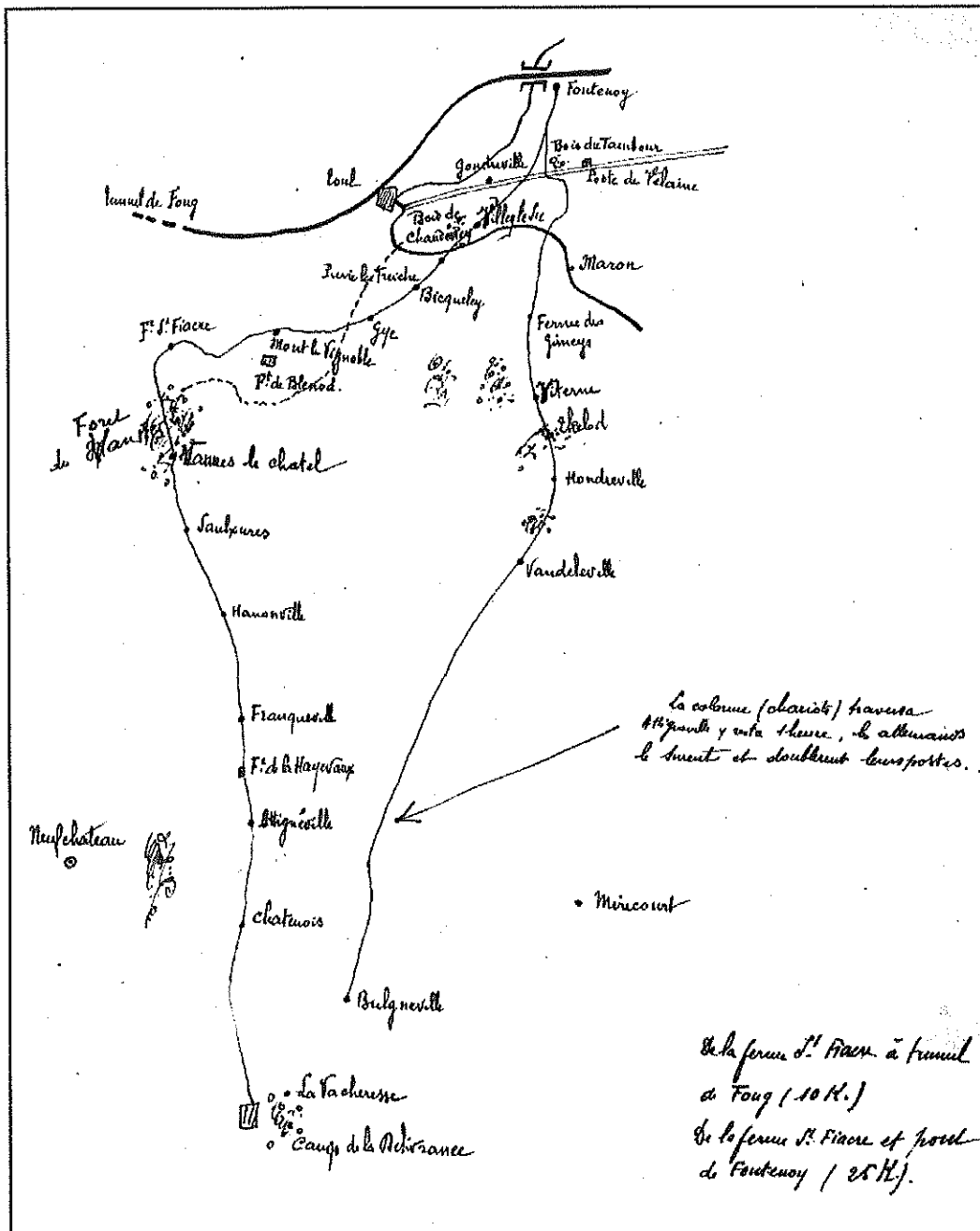


faire du pont est rappelée par une plaque apposée sur le mur de l'église.

On ne connaît pas, à Fontenoy, de gisement de fer exploité et, pourtant, la carte des concessions minières de la région de Nancy (ci-contre) fait état d'une superficie couvrant Fontenoy, Velaine et Sexey-les-Bois soit 2 437 hectares, accordée à la Société Alsacienne-Lorraine de Recherches Minières qui, semble-t-il, n'en a exploité que quelques parcelles si l'on en croit la carte des mines.

Notons encore que le territoire de la commune est parcouru par une voie ferrée qui, de la ligne SNCF, alimentait le camp américain du Parc-de-Haye établi après la Libération.





D'autres volontaires furent ensuite recrutés et le détachement qui compta bientôt 300 hommes prit le nom de « Corps des chasseurs des Vosges ».

Installé à Lamarche où il était entouré d'ennemis et en alerte à tout instant, il résolut, après plusieurs rencontres honorables avec les Allemands de Neufchâteau et de Contrexéville, d'aller s'installer au camp de la Vacheresse, dans les bois, lieu très favorable à la sûreté

du détachement. Ce camp de « Vacheresse des Francs tireurs » était constitué de petites baraques. Il était entouré d'une forte palissade et établi sur 9 hectares de bois.

Les chefs, presque tous improvisés, s'employèrent à habiller leurs hommes, à les instruire et surtout à les discipliner. Un bataillon de 800 mobiles du Gard vint grossir notablement le détachement. L'équipement comportait un pantalon gris, une vareuse bleue,

d'anciens fusils à tabatière, des cartouches des sapeurs-pompier du pays. Au bout de 15 jours, ils furent tous équipés de chassepots.

La terreur que les francs-tireurs inspiraient aux Allemands était telle qu'ils n'osèrent pas, malgré leur supériorité numérique, venir les attaquer et le comité put murir, en toute tranquillité, le projet pour lequel il s'était constitué.

Après s'être procuré, non sans peine et sur l'ordre exprès de

## ANNEXE 2

### DESTRUCTION DU PONT DE FONTENOY, 22 JANVIER 1871

De la part de Monsieur Michel NEY, 13 rue Joly à Pagny-sur-Moselle  
Cours de " Service de place, service en campagne, service intérieur,  
Cours spécial des E.O.R " signé S. Robert :

En opérant sa retraite après l'échec de Foeschwiller, le maréchal de Mac-Mahon avait laissé intacts les tunnels de Saverne et de Hartzwiller même. On laissa les Allemands s'avancer jusqu'à Paris sans détruire en aucun endroit la voie ferrée Paris-Strasbourg. Cette voie était la seule qui pût servir aux communications entre l'armée qui investissait la capitale et l'Allemagne du Sud et par laquelle nos adversaires eurent dans la suite toutes facilités pour transporter leur énorme matériel de siège.

Plus tard, divers projets émanant tous de l'initiative privée furent élaborés pour entraver les transports des Allemands. Pour des raisons diverses, ces projets dont quelques-uns se proposaient la destruction d'un des six ouvrages d'art

situés entre Frouard et Commercy ne purent aboutir. Et il y a lieu de le regretter car, en retardant notablement les progrès des armées allemandes, la destruction de ces ouvrages aurait été de nature à modifier heureusement les résultats de la campagne.

La conservation de ces communications est en effet une question vitale pour une armée envahissante. Coupée de son territoire, elle serait vouée à une défaite certaine car, indépendamment des voies que l'armée allemande a trouvait chez nous en abondance, il lui faut tirer de son propre pays les munitions, le matériel de siège pour l'attaque des places, il lui faut évacuer ses blessés, ses prisonniers,...

#### Les chasseurs des Vosges

Dès le mois de novembre s'était constitué un comité dit « *comité des Vosges* » qui avait repris pour son compte l'idée de troubler les communications des Allemands.

Victor Martin, sous-préfet de Neufchâteau, Tissot, un charpentier, Goupil et Rollin, constructeurs de travaux sur les chemins de fer de l'Est, en furent les premiers membres. Disposant, au début, de 10 fusils et de 300 cartouches, ce noyau de braves se grossit peu à peu par l'arrivée des 22 soldats du lieutenant Coumès (blessé à Saint-Privat, prisonnier puis évadé), des 30 volontaires du capitaine Bernard, des 24 gardes-forestiers du garde-général Rambaud.

Gambetta, la poudre nécessaire ainsi que les plans du tunnel de Foug et du pont de Fontenoy, ils prirent la résolution de faire sauter l'un de ces deux ouvrages.

### Préparation de l'opération

Le lieutenant Coumès fut chargé de reconnaître l'itinéraire à suivre et le chemin de fer entre Foug et Liverdun. On était déjà renseigné sur les fourneaux de mine du tunnel et du pont. Coumès combina l'itinéraire de manière à dérober sa marche et à éviter les garnisons prussiennes de Neufchâteau, Mirecourt, Vaucouleurs et Colombey. Des vivres et de la poudre furent envoyés à l'avance aux points prévus pour les séjours.

### Composition de la colonne

300 chasseurs des Vosges étaient répartis en 6 compagnies : compagnie Bernard et Coumès (120 hommes également répartis entre les deux officiers), compagnie Adamistre (50 hommes), compagnie Mallière (40 hommes), compagnie Richard (20 hommes) et compagnie Magnin (20 hommes). Un bataillon était constitué par les 800 gardes mobiles. 3 chariots portaient des vivres, des munitions de réserve et 250 kilos de poudre.

### Départ et marche (18 janvier)

Le départ du camp eut lieu le 18 janvier à 5 heures du soir par une nuit sombre et froide. Les chasseurs des Vosges forment l'avant-garde et l'arrière-garde encadrant le bataillon de mobiles qui constitue le gros de la troupe. La marche est extrêmement pénible dans la neige ou sur le verglas. On n'avance que lentement. L'avant-garde est précédée de quelques éclaireurs montés. La colonne atteint Châtenois à minuit d'où elle repart à 3 heures, pour éviter, à la faveur de la nuit de donner l'éveil à la garnison de Neufchâteau. La proximité des garnisons allemandes oblige encore la colonne à quitter la route pour éviter Attignéville et à prendre des sentiers à travers bois.

Entre 8 heures et 9 heures du matin, le détachement arrive à la ferme de Hayevaux après avoir

marché 40 kilomètres pendant 16 heures dont 14 heures de nuit, le plus souvent par des sentiers non frayés. On trouve des vivres à la ferme. Les hommes se reposent dans un grenier à foin.

### 19 et 20 janvier, seconde étape

Un départ a lieu, le 19 à 6 heures du soir. La colonne a fait 2 km à peine qu'elle doit revenir en arrière en raison de l'état physique et moral des mobiles. Une fausse alerte ayant été causée, la nuit suivante, par une sentinelle appartenant au bataillon des mobiles, le comité jugea que le succès de l'opération projetée résidait moins dans le nombre que dans la qualité des exécutants. Il décida de se débarrasser du bataillon et, sous prétexte de tromper les Allemands du voisinage, de le renvoyer au camp pour renforcer les 100 hommes qu'on y avait laissé à sa garde.

La colonne réduite aux francs-tireurs partit, le 20 janvier à 4 heures du soir. Tissot et Rollin, habillés en civil, précèdent la colonne et la guident. Ils sont reliés à l'avant-garde par des éclaireurs montés. A 500 mètres en arrière, la colonne suit, en deux files parallèles qui marchent dans les mêmes traces en silence et sans lumière. La nuit est complète ; une neige épaisse couvre la route. Des cavaliers, placés sur les flancs empêchent la désunion de la colonne. Dans les villages, quelques éclaireurs choisis parmi les Alsaciens, interpellent les habitants en allemand et les obligent à rentrer dans leurs habitations.

La colonne traverse ainsi Tronqueville, Hamonville, Autreville, Saulxures et atteint Vannes. A partir de ce village, la marche s'effectue sous bois par un sentier tortueux et couvert de neige. « *Alors, a écrit l'un des participants, commencèrent nos plus grandes misères. La neige s'était accumulée sous le couvert du bois, elle n'était point frayée et formait une couche épaisse où nous nous enfoncions jusqu'aux genoux. Par moments, les hommes étaient si fatigués qu'ils tombaient épuisés sur le bord du sentier, mais on les forçait à se remettre en marche car le froid eut probablement paralysé leurs membres* ». Enfin la colonne arrive à la ferme de Saint-Fiacre à

3 heures du matin après une étape de 30 kilomètres franchis en 9 heures dans les conditions les plus pénibles.

La ferme est située dans un ravin boisé, à 600 mètres de la route de Toul à Vaucouleurs, très fréquentée par les patrouilles allemandes. Les hommes refusent de préparer leurs vivres et se couchent dans un grenier à claire voie. Avant de s'endormir, les membres du comité tiennent conseil. Il s'agit de décider entre les deux ouvrages à détruire, le tunnel de Foug situé à 10 km ou le pont de Fontenoy à 25 km. La discussion est très vive. Elle n'aboutit pas. On décide d'attendre le retour de Kronberg qui a été envoyé en reconnaissance pour prendre une décision.

### 21 janvier

Les renseignements rapportés par Kronberg font connaître que le tunnel de Foug est gardé par toute une compagnie et de l'artillerie. A Fontenoy, au contraire, il n'y a qu'un détachement de 50 hommes commandé par un sergent-major. Un poste à la gare, une sentinelle sur le pont à 800 m. complètent le dispositif. Les hommes disponibles couchent chez les habitants.

Il n'y a pas d'hésitation. On se décide pour Fontenoy malgré la distance et le passage de la Moselle. Décision très sage car les difficultés du parcours devaient céder le pas à l'obstacle. Toutefois l'entreprise n'en était pas moins audacieuse et pleine de difficultés matérielles.

Elle sera tentée la nuit suivante. On fait part des résolutions prises à la troupe qui, jusque là, était réduite aux conjectures. La double traversée de la Moselle ne l'effraie pas et il n'y a pas une seule défaillance. La colonne quitte Saint-Fiacre à 2 heures de l'après-midi, guidée par Moisbach, ingénieur à Toul. Elle se dirige sur Pierre-la-Treiche par Bicqueley. Les chariots ont été renvoyés et les vivres chargés sur des chevaux. Les outils sont répartis entre les hommes de la compagnie Adamistre.

Au moment d'arriver à Bicqueley, une patrouille de dragons allemands est signalée sur la route. On la laisse heureusement passer et la colonne parvient, à une heure du soir, à Pierre-la-Treiche.

Elle cantonne dans un manoir habité par un garde forestier. Des factionnaires sont placés aux issues choisies parmi les Alsaciens enveloppés dans des couvertures grises et coiffés de casques prussiens enlevés dans les précédentes rencontres. Ils donnent l'illusion de sentinelles allemandes. Précaution non superflue car une patrouille ennemie allant de Pont-Saint-Vincent à Toul passe, dans la nuit, au-dessous de la maison.

Pendant ce temps, on dégage le bac. On va chercher, à un km, un bateau de fort tonnage. A minuit, tout est prêt. La traversée de la Moselle se fait lentement sans encombre mais non sans émotion pour ces hommes qui sont en droit de se demander s'ils pourront repasser. La colonne se dirige par le bois de Chaudeney sur Villers-le-Sec (sic). En arrivant près de ce village, on entend un premier coup de canon suivi de trois autres. Grosse anxiété. Serait-elle éventée ? On persiste néanmoins à pousser de l'avant. On traverse la grande route de Toul et on pénètre dans la vallée qui aboutit au sud de Fontenoy. La colonne se masse et les rôles sont distribués :

-La compagnie Coumès assaillira le poste de la gare.

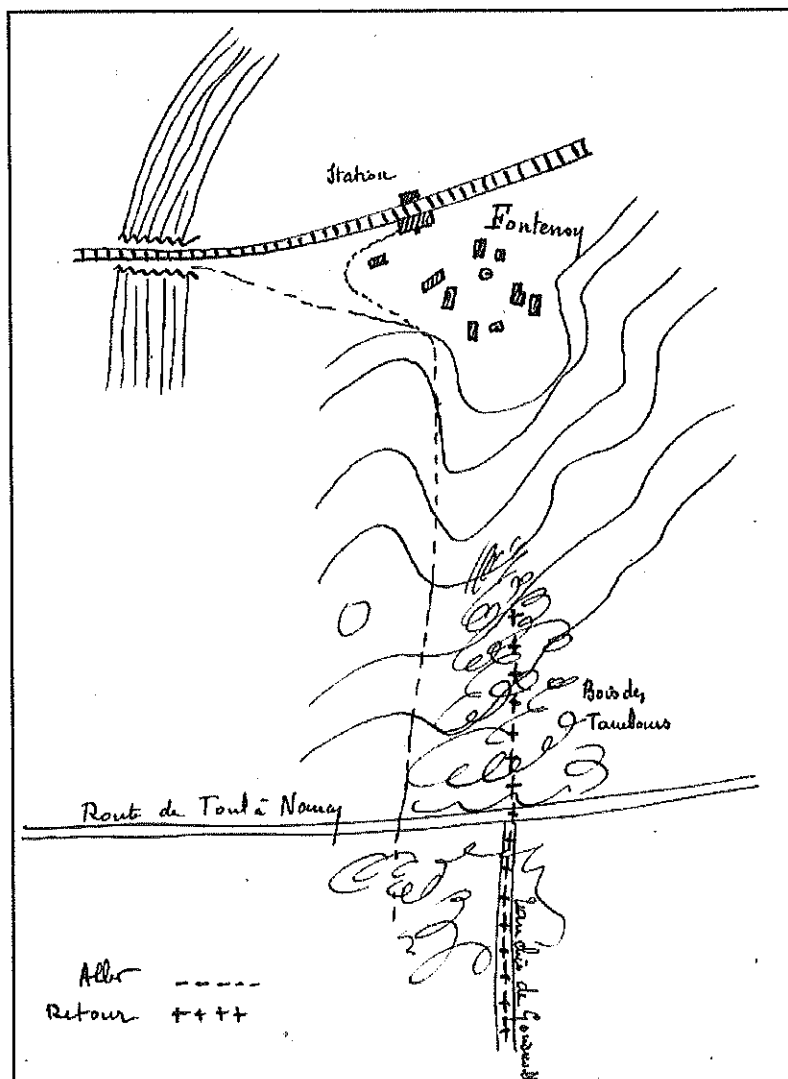
-La compagnie Magnin se portera au-delà du pont pour protéger ultérieurement les travailleurs.

-La compagnie Bernard et Mallière aura à boucler et à fouiller le village. Elle sera ensuite appelée au pont pour préparer la destruction.

-La compagnie Adamistre reste provisoirement en réserve, gardant les poudres.

Il est expressément recommandé de ne pas tirer et de se servir uniquement de l'arme blanche. Le bruit du canon que les francs-tireurs ont entendu est un signal d'alerte venant de Toul. Tous les soldats allemands se sont rendus à la gare mais le poste a dû fournir une forte patrouille de 25 hommes envoyée dans la direction de Toul. La sentinelle du pont a été doublée, une sentinelle de liaison a été en outre établie.

A 5 h 30, Coumès, suivi de quelques hommes choisis, se porte sur la gare, tue d'un coup de sabre la sentinelle et assaille le poste bientôt réduit à l'impuissance. Quelques hommes ont pu s'enfuir dans la direction de Toul, d'autres



vers Liverdun. A 5 h 45, le groupe Magnin se présente devant le pont. L'une des deux sentinelles est tuée mais l'autre réussit à s'enfuir. Le groupe Magnin borde la rive gauche de la Moselle.

La compagnie Bernard et Mallière a fouillé le village et en garde les issues.

A 6 heures, la compagnie Adamistre arrive au pont avec ses travailleurs portant outils et poudre. Le travail commence aussitôt qu'a été repéré l'emplacement du fourneau de mine. Dès que l'orifice est découvert, deux hommes, Tissot et Loisant, descendent et disposent la poudre quand un train venant de Toul est signalé. Mais prévenus par les fuyards, il s'arrête à un kilomètre du pont. La poudre est placée, les travailleurs remontent et on va procéder au bourrage lorsqu'on s'aperçoit que la lanterne

allumée a été oubliée dans les puits. Il faut aller l'y chercher.

Enfin les mèches sont placées. Tissot et Rollin mettent le feu et, quelques minutes plus tard, l'explosion se produit, le pont saute, la pile est rasée au-dessus du niveau de l'eau et les deux arches qu'elle soutenait se sont effondrées dans la rivière.

C'est au cri de « Vive la France ! » que les francs-tireurs ont salué l'explosion. Oubliant leur fatigue, ils se précipitent vers le Bois du Tambour indiqué comme lieu de ralliement. Les groupes se reforment et la colonne, emmenant sept prisonniers, descend sur la Moselle qu'il importe de franchir au plus tôt. Malheureusement, la glace ne porte pas et il faut établir une passerelle.

On passe néanmoins assez rapidement et la colonne se dirige

sur la ferme des Gimées (sic) où elle arrive à midi. Reçus avec la plus grande cordialité, les francs-tireurs se restauraient et se reposent. On se remet en route à 8 heures du soir pour arriver à Houdreville au milieu de la nuit.

Depuis la veille, la colonne a parcouru 60 km, traversé deux fois la Moselle et fait sauter le pont de Fontenoy et elle n'a pas perdu un seul homme.

Le 24 janvier, elle arrive à Bulgnéville où elle est reçue avec enthousiasme.

#### Remarques

Le succès a été complet grâce à la préparation et l'énergie dans l'exécution ; grâce aussi aux mesures défectueuses prises par les Allemands.

Ce n'est pas à 1 km que l'on garde un pont mais sur place. Il ne s'agit pas, en effet, de le mettre à l'abri des projectiles mais d'empêcher qu'on y travaille. Le détachement est enfermé dans la gare avec une sentinelle devant la porte ; aucune patrouille ne circule aux abords du village.

Le poste a été dégarni de 25 hommes au signal du canon de Toul pour marcher dans cette direction. Il semble que c'était au contraire le moment de redoubler de vigilance à proximité du point à garder.

Le pont de Fontenoy était moins bien gardé que le tunnel de Foug sans doute à cause de la proximité de la Moselle. On a vu que ce n'était pas un obstacle pour des hommes résolus. Enfin les Allemands auraient dû prendre des mesures pour éloigner la garnison du camp de la Vacheresse qui menaçait leurs lignes de communication.

Du côté français, l'opération a été supérieurement conduite sauf en un point, paraît-il, où on eut quelque peine à trouver des allumettes au moment d'allumer les lanternes. Ceci montre avec quelle minutie il faut prévoir les moindres détails.

Elle fut exécutée avec une énergie extraordinaire et conduite avec une rare prudence. Elle est citée, en Allemagne, comme un exemple des efforts qu'on peut

demander à une petite troupe. La marche de nuit ainsi que la surprise ont été exécutées suivant toutes les règles, pas un coup de feu n'a été tiré.

Le détachement s'est dérobé par son audacieux passage de la Moselle et par une marche forcée. Il est rentré à son camp sans avoir laissé un seul homme aux Allemands.

Cette opération fait, de plus, honneur aux hommes qui l'ont exécutée et aux chefs qui l'ont conduite. Elle fut très désagréable aux Allemands qui, pour se venger, brûlèrent Fontenoy où ils commirent des cruautés et prirent des otages.

Le pont put être franchi sur une seule voie le 4 février et sur les deux voies le 11 seulement.

Elle montre encore qu'en dehors des armées qui tiennent campagne, la nation dont le territoire est envahi peut opposer aux forces disséminées de l'envahisseur d'autres forces susceptibles de retarder et même de compromettre les opérations.

# PRIX MOSELLY 2008

## La Saint Nicolas de 1961

par Jean-Zéphir IDOUX

L'hiver s'annonçait précoce sur la Lorraine, à coups de dictons et de proverbes, les anciens le prévoyaient long et rigoureux.

Dès la Sainte Catherine, fin novembre, la neige tomba drue et serrée.

Déjà étreint par les sapins qui semblaient l'étouffer, le village s'entassa un peu plus sous l'épais manteau blanc recouvrant la vallée. Les arbres chauves se perruquèrent chenus, et le froid gagna les intérieurs. Des fourchées de fumier bouchaient les soupiraux des caves. Au désordre des usoirs\*, dans les remises ou le long des murs, les rôles de bois\* s'empilaient chargés.

Les soirs, on ne voyait plus des chaumines que les fenêtres illuminées qui reflétaient les feux dansant dans les cheminées garnies. On devinait les vieilles se plaignant de la froidure réchauffer leurs douleurs aux coins des âtres en remâchant leur chapelet.

Les mioches turbulents, quant à eux, rêvaient de la saint Nicolas toute proche avant que de songer à la Noël

Cette année le Blaise Perrin, l'ancien sacristain du village proche des septante ans, avait été mandé par monsieur le curé pour représenter saint Nicolas, patron de la Lorraine et de la paroisse.

Le jour précédant la solennité de l'évêque de Mire, Fifine, la femme de l'ancien bedeau s'activa de l'aube à la brune pour ravauder ici une dentelle du surplis, raccourcir là l'ourlet de la soutane ou encore, pour recoudre les rabats de la mitre du saint.

Blaise de son côté, la trogne enluminée, le nez et les joues parcourus par un lacs de veinules violettes - surtout depuis qu'il remplaçait le vin de messe par de petites rasades de mirabelle - prit soin de redorer la crosse du vénéré béat\* ; il ne négligea point non plus de remplir d'avoine le picotin pour la mule car demain, elle le conduirait pour sa « tournée épiscopale » à travers la bourgade.

Le six décembre, lorsqu'à la croquiotte du jour le couple se leva, l'haleine encore glacée de la nuit n'inspira guère Fifine tant elle redoutait de voir sa moi-

tié attraper du mal, lui qu'elle voulait toujours sujet à l'angine de poitrine. En bonne épouse, elle l'obligea à porter en plus de ses deux tricots de peau "Damart", deux pulls de grosse laine. Avec autorité, elle lui imposa aussi double culotte en dessous de son caleçon long.

- J'vas crever de chaleur avec tous ces oripiaux\*, s'inquiéta l'homme. J'pourrai point manoeuvrer\* à loisir !

- Ca n'se verra point sous la soutane et au moins tu n'sentiras point l'froideur !

Avant que les huit heures ne dégringolent du clocher capuchonné de blanc, leur voisin Germain, affublé d'une robe de bure, coiffé d'une perruque en broussaille et pourvu d'un martinet pour jouer le père Fouettard, attacha sa mule, Charlotte, à la porte des Perrin.

- Finis d'entrer Germain ! lança Blaise. Puis, s'adressant à sa femme, il ordonna :

- Sers-nous don' une p'tite goutte pour nous réchauffer, la Fine, tout pendant qu'j'fixe ma barbe.

Nos deux hommes trinquèrent donc une première fois à leur expédition.

Au moment de partir, Fifine équipa son homme d'une hotte d'osier et au fond d'icelle déposa une botte de carottes. Connaissant bien son époux et redoutant ses excès, elle confia à Germain une petite flasque de mirabelle en ajoutant

- La journée s'ra rude et vous aurez froid, v'là d'quoi vous ragaillardir. L'ciel est bas, y' pourrait bien r' neiger, va ! Et toi l' Blaise, tiens-toi bien ! Je ne voudrais point nous savoir l'objet de brocards dans la contrée.

C'est un honneur de représenter le grand saint Nicolas, c'est donc l'œil humide que Fifine regarda partir sous la neige tombante son mari, mitré, barbu, camail violé et croix ballante sur la poitrine.

Tout-ci, tout-là, Blaise et Germain s'en allèrent avec la mule visiter les malades, les vieux et les chères sœurs\* à travers le village et les hameaux environnants

\* Usoir : espace entre rues et habitations où s'entassaient fumier, bols ou matériel agricole. Rôle : tas de bois

\* Béat : qui est heureux en Dieu.

\* Oripiaux : oripeaux.

\* Manœuvrer : bouger

\* Chères sœurs : religieuses.

A chaque maison donnant de l'entrant, un petit verre de gnôle\* les attendait ; Blaise et Germain ne manquaient pas à une occasion de porter la santé à leurs hôtes.

Avant de recevoir la bénédiction souhaitant l'adieu, chacun déposait au secret de la hotte quelques friandises que "saint Nicolas" distribuerait en fin d'après-midi aux petits innocents du patronage qui croyaient encore à sa munificence.

L'angélus sonnant, nos deux hommes arrivèrent au presbytère pour partager, comme le veut la coutume, le repas offert par monsieur le curé. Celui-ci, acharné chaque jour à perfectionner les âmes, s'inquiéta un tantinet de la démarche quelque peu chaloupée de ses hôtes. Louise, sa bonne, s'en montra amusée et chahuta Blaise

- Bienvenue, grand saint Nicolas ! Pour arriver jusqu'ici, il semble que vous avez dû traverser les vignes du Seigneur, grand bien vous fasse ! M'sieur l'curé, lui, ne boit que de l'eau, c'est d'un triste parfois ! Rigola-t-elle.

Cependant que sa servante installait les invités à table, le brave prêtre vertueux s'avisait de ranger, à la dérobée de ces derniers, la bouteille de riquiqui\* préparée pour l'apéritif.

On passa donc directement à l'entrée.

L'ecclésiastique un peu cabotin, oublia la bouteille d'Alsace mise au frais pour les escargots et qui se devait en bouche d'atténuer l'odeur de l'ail. Mais à son grand désarroi hélas, il ne put retirer la sauce du coq au vin que Louise avait préparé avec un bon Cahors et du Cognac. Aussi le volatile, fut-il accompagné d'un château la pompe\* qui pour la circonstance, fut servi s'il vous plaît, dans une carafe de cristal.

Nos deux compères de complexion semblable quand il s'agit de lever le coude, commencèrent par avoir la pépie. De temps à autre, Blaise donnait des coups de coude discrets à son voisin espérant bien qu'il réclamât de quoi se "réjouir les amygdales". Au fromage, n'y tenant plus, Germain se permit :

- Y'a-t-il don' point d' cave au presbytère, M'sieur l' Curé, qu'on nous serve à sec un aussi bon Munster ?

- Oh ! Pardon mes amis ! S'excusa d'une voix de fausset, le curé. Louise, donnez donc à nos convives un peu de vin de messe !

- C'est un chasse-cousin ! Grimaça Germain à la première gorgée avalée.

Blaise, habitué à ce vin à l'odeur douceâtre pour en avoir abusé durant son état de sacristain, se

resservit sans gêne aucune.

A la fin du repas, pour ne point paraître pingre, le brave curé d'une main plus que légère baptisa à contrecœur le café de quelques gouttes de mirabelle puis, il renvoya ses deux paroissiens poursuivre leur périple à travers les rues.

Au dehors, la neige ininterrompue papillonnait. En silence elle recouvrait tout relief, tout chemin, tout repère, épaisse elle collait aux godillots et ralentissait la marche déjà peu sûre de nos deux héros.

Bientôt la mule de Germain fit sa mauvaise tête. Les oreilles dressées, la queue agitée, elle s'immobilisa. Le paysan de son martinet la menaça, mais bernique ! Il eut beau user du stratagème de la carotte pour l'amadouer, rien n'y fit ! La bourrique savoura toutes celles qu'il lui présenta, tarissant bien vite la réserve, mais d'un pas, elle n'avança. Aussi entêté que son bourricot, Germain s'obstina en essayant de pousser Charlotte par le postère. Celle-ci, opiniâtre lui résista. Une seule solution s'imposa dès lors dans l'esprit embrumé de notre homme : obliger le benoît "patron de la Lorraine" -qui hoquetait son vin de messe sur le dos de l'animal- d'en descendre. Ce ne fut pas chose facile de convaincre le Blaise, enluminé comme une guigne, d'oublier un temps le confort de sa monture. Les pieds au sec et bien décidé à garder ses privilèges de prince de l'église, le sacristain aussi sot et prétentieux qu'Aliboron refusa tout arrangement.

Dissimulé au secret des brise-bise, mussé à l'ombre des fagots ou cachoté dans les granges, le village pouffa, gloussa et se gaussa de voir ce trio s'énerver, s'invectiver et bramer sous la neige qui ne cessait de l'ensevelir.

Blaise, pris au jeu de son personnage voulait, comme Jésus pénétrant triomphant sur un âne dans Jérusalem pour la Pâque nouvelle, faire une entrée remarquée sur le dos de la bête.

Les négociations s'éternisèrent. Parcouru pourtant de temps à autre par des frissons, le baudet ne céda. Le froid s'empara aussi de Blaise qui ne tarda pas de réclamer à Germain de quoi se réchauffer, tout au moins le gosiot\*. C'est à ce moment précis que se fit jour la solution.

- Tu auras droit à un coup d' gnôle, si tu descends d' mon bestiau ! affirma Germain en avalant d'un trait une bonne lampée, puis une seconde. Il s'essayait pour une troisième lorsque Blaise l'interrompit

- Halte-là voisin ! Je capitule.

C'est donc une rasade d'eau de vie qui réconcilia nos deux compères et Charlotte, soulagée du

\* Gnôle : (ou gnaule ou encore gniôle) alcool en Lorraine principalement de la mirabelle. Riquiqui : apéritif à base de mirabelle.

\* Château la pompe : eau tirée directement à la pompe.  
\* Gosiot : la gorge.



poids de sa "sainteté", se montra soudainement plus docile.

Ils repartirent donc à travers rues et venelles. A chaque arrêt, ils ne manquèrent pas de choquer leur verre à l'amitié retrouvée.

Plus on s'approchait du soir, moins "saint Nicolas" se montra avare en bénédictions. Le geste incontrôlé, on crut bientôt qu'il chassait des nuées de mouches tant il bénissait ; même les corbeaux le survolant eurent droit à un lancer de phalanges et à des orémus\*.

Avant que la nuit ne mangeât totalement les dernières lueurs du jour qui entre chien et loup donnaient un éclat particulier à la blancheur de la campagne enneigée, nos deux bonshommes crânement grisés, arrivèrent avec peine jusqu'à la salle Saint Joseph.

L'après-midi récréative organisée par la paroisse battait son plein. Dans l'impatience de la distribution des friandises, la marmaille, un rien surexcitée, n'attendait plus que le vénérable saint pour la représentation d'un de ses miracles.

Une odeur de cannelle chatouillait les narines et si le vin chaud tenait hautes les conversations, il empourrait les mines. Au stand des gaufres, Louise, aidée par quelques grenouilles de bénitier, manqua bientôt de pâte.

Quand monsieur le curé vit ses deux paroissiens titubant et ne tenant plus debout que grâce à la résistance de la crosse à laquelle ils s'accrochaient, il ne put s'empêcher de craindre le pire pour la fin du spectacle où "saint Nicolas" selon la légende\*, devait ressusciter les trois petits enfants mis au saloir par le boucher. Le ton dépassa de loin sa pensée :

- Bon Dieu ! jura-t-il, s'excusant dans la seconde suivante d'un signe de croix à son maître qu'il venait d'offenser. Mais vous vous croyez en goguette ? Vous êtes poivrés\* à souhait ! Et les enfants du catéchisme dans tout cela ? Egoïstes ! Vous avez pensé à la gossaille ? Elle n'attend que vous ! Sacs à vin, suppôts de Bacchus, boit-sans-soif !

Noyé dans l'hébétude de l'ivresse, Blaise souffla de dépit son haleine avinée au devant de l'ecclésiastique ce qui le fâcha d'autant plus ;

- Je vous entendrai demain matin en confession !

Il fit mander Louise dans les coulisses où il retenait les deux pochtrons.

- Faites-moi du café fort et salé afin de dégriser au plus vite ces vide-bouteilles, et que cela saute !

Hélas ! Le remède n'eut pas l'efficacité

escomptée, aussi le brave curé dut-il se résoudre à une solution des plus énergiques. Dans un seau d'eau fraîche, il trempa la tête de Blaise pour que celui-ci retrouvât ses esprits et surtout, les quelques répliques apprises pour la saynète. Le Rubicon passé, de nouveau mitré et barbu, l'ancien sacristain fut projeté sur scène au moment voulu pour jouer le miracle devant toute la paroisse rassemblée.

Face au cuveau, où trois enfants du catéchisme censés avoir été transformés en petit salé attendaient patiemment le retour à la vie, Blaise confondit son rôle avec celui du boucher, et c'est à coups de crosse généreusement distribués qu'il feint de les découper en morceaux.

Grâce au ciel un ange passa par là pour corriger la méprise du saint homme.

En effet, craignant le pire, monsieur le curé prudent, avait chargé sœur Clotilde, une jeune novice déguisée en séraphin, de veiller sur les faits et gestes de Blaise. Le voile troqué contre des ailes, la nonnain vola au secours du pochard :

- Ce ne sont pas là dans le saloir les restes des trois petits marmousets tués par le vilain boucher ! De grâce grand saint Nicolas, le ciel dans sa bonté vous demande de les rendre à leurs pauvres parents qui les pleurent depuis si longtemps.

Un temps hilare, le regard vide, le sacristain inquiet dévisagea la céleste créature. Séduit il bégaya :

- Soit ! Hic ! Qu'il en soit ainsi jo, jo, jolie sœur Clo, Clotilde hic ! Ré, ressu, ressuscitons hic ! Ressuscitons, s'avisa notre ivrogne.

La nonnette guida la maladroite bénédiction redonnant enfin vie aux petites victimes. Un fou rire général éclata dans la salle, et l'on eut peine à reprendre le refrain de la chanson de saint Nicolas, livrée couinante par le crincrin\* de la paroisse

« Ils étaient trois petits enfants qui s'en allaient glaner aux champs... »

Puis vint la distribution tant attendue.

Par sécurité, le saint évêque fut confortablement retenu dans un fauteuil voltaire. L'esprit toujours chaviré par l'ivresse, il se reposa sur son ange gardien qu'il ne quitta pas du regard. Sœur Clotilde distribua donc aux menottes tendues devant Blaise "ronflotant" friandises, macarons, mandarines et pains d'épices à l'effigie de celui que l'on fêtait ce jour.

Germain, un rien dégrisé, menaçait de verges ceux qu'il reconnaissait comme cancre ainsi que les plus grands qui prenaient plaisir à le provoquer ou à le taquiner comme le voulaient les us.

\* Orémus : début de nombreuses prières en latin.

\* Légende de Saint Nicolas : voir à la fin du récit.

\* Poivré : ivre.

\* Crincrin : tourne-disque.

Puis chacun rentra chez soi conter aux vieux restés au coin des feux, les excès de l'ancien sacristain et de son voisin.

Fifine n'attendit point son homme. Après un bon bouillon trempé de pain, elle prépara une chauffe-rette et se glissa dans son lit feuilleter le Pèlerin magazine.

Le village s'endormit tranquillement dans le monotone tourbillon des mols flocons qui le noyaient de sa blancheur. Les plus âgés regrettaient d'avoir été privés de cette unique représentation à cause de leurs rhumatismes, et les plus jeunes rêvaient à de pleines corbeilles de berlingots et de gâteries ; quant aux habitués du bonnet d'âne, ils se tournaient et se retournaient dans leur lit en ravalant leur honte et se jurant bien de faire beaucoup mieux l'an prochain.

Les jeunes hommes vertueux, dont le saint est aussi le patron, et dont la chanson promet des jours heureux, s'assoupirent sereins en de doux rêves emplis d'espoirs.

Dans la nuit, Fifine se réveilla en sursaut cassée en deux, le nez sur la page de Patapouf\*. Le héros de la bande dessinée avait eu raison de sa fatigue. Les lunettes de guingois, le bonnet de nuit devant les yeux, elle ne trouva point son époux à ses côtés mais ne s'en inquiéta guère. "Quand il fait ribote, pensa-t-elle, et qu'il rentre avec une ronflée\* il couche dans la paille". Elle rajusta sa coiffe, déchaussa ses besicles puis souffla la lumière. Le pied fureteur, elle chercha au fond du lit sa bouillotte déjà tiède, elle en conclut que la nuit devait être fort avancée et la neige glaciale tant le froid gagnait l'intérieur de son alcôve. C'est en doux ronflements qu'elle berça, sereine, son sommeil.

Au matin, Fifine ne put que constater l'absence de Blaise dans le lit conjugal. Pour réactiver l'âtre, elle alla au bûcher remplir une pleine bongotte\* de charbonnettes. En passant devant la grange, elle entrebâilla la porte et au silence de la resserre, interpella son homme :

- Il est temps d'venir m'aider pour l'ouvrage ! Blaise, y faudrait faire l'chemin d'la neige, c'est qu'elle est tombée épaisse c'te nuit ! Allez debout galope-chopine !

Lorsque les onze heures sonnèrent, la paysanne s'énerva, son Blaise n'était toujours point là ; elle saisit alors le balai et d'un pas alerte s'en retourna au fenil.

- Vas-tu don' te réveiller un jour, pochetron ! Vas-tu don' faire surface avant qu' l'angélus ne caril-

lonne, fainéant ?

Le silence ne se troubla même pas en écho pour répondre à la colère de la bonne femme, il demeura mystère.

Elle donna bien de la lumière dans la grange, mais celle-ci resta vide de son époux et le soustrait, quant à lui, ne semblait pas avoir été remué.

- L'gredin ! Et ben, y d'voit être joliment frôlé\* pour ne point être rentré jusqu'ici l'ouette\* bête !

La matinée défila et la colère céda progressivement la place à l'inquiétude.

Après la répétition de midi au beffroi du clocher, Fifine se rendit à la cure quêter des nouvelles de son homme. L'ecclésiastique céda au judas de sa porte un œil torve et incisif, puis il maugréa :

- C'est avec Blaise que je désire m'entretenir, pas avec vous la Fine !

Avec vigueur il referma le guichet. La paroissienne, transie de froid et de peur, fit, une fois encore, grelotter la cloche du presbytère. A nouveau le curé afficha à l'ouverture sa trogne froissée des mauvais jours :

- Vous direz à Blaise que je me tiendrai au confessionnal dès quatre heures !

- Mais, M'sieur l' Curé, c'est qu'il n'est point rentré d'puis hier, pleura l'épouse effondrée.

- Point rentré... d'puis hier ? Mon Dieu, où peut-il être, et par un froid pareil ? Finissez d'entrer la Fine, s'affola-t-il en donnant de l'ouvrant à la porte.

Embêté par la situation, le curé dépêcha Louise auprès de monsieur le maire et de Gaston, le garde champêtre. Le tambour avisa subito la population pour mener au plus vite une chasse à l'homme.

Tous abandonnèrent leur ouvrage pour battre la campagne enneigée, tellement enneigée que toutes traces, toutes pistes de la veille avaient disparu ce qui compliquait les recherches. Dans les chaumières, les vieilles entretenaient les feux cependant que leurs mâchoires édentées tremblotaient Pater et Ave dans l'espoir d'infléchir les desseins du Très-Haut. L'après-midi entière le village fouilla les buissons, sonda les moindres fossés, fourgonna les taillis, fourragea les granges, explora chaque coin d'ombre, visita pouilliers, greniers, caves, étables et écuries, sans succès hélas ! Germain, contrit d'avoir abandonné son compagnon, suggéra que soit visitée chaque calougeotte\* au fond des jardins, ce qui fut vite fait, en vain. Prévenus par monsieur le maire, de la cabine téléphonique du

\* Patapouf héros de la bande dessinée en dernière page de l'hebdomadaire "le pèlerin". Ronflée : une cuite.

\* Bongotte de charbonnettes : Corbeille à deux anses pleine de rondins de bois.

\* Frôler : saoul.

\* Ouette bête : sale bête.

\* Calougeotte : lieu d'aisance.

bistrot "Chez Loulou", les pompiers descendirent le ruisseau gelé espérant bien trouver des indices. Le jour baissant, le gyrophare de l'estafette de la gendarmerie dépêchée sur les lieux, balaya bientôt de bleu la blancheur immaculée du paysage et dessina le désespoir sur les visages hâves et inquiets de la population un tantinet harassée.

Il fallut se rendre à l'évidence, le Blaise avait bel et bien disparu.

Gêné d'avoir tancé son ancien sacristain, monsieur le curé voulut remonter le moral des troupes en faisant servir à tous du vin chaud ; cela n'empêcha pas les plus défaitistes de parler de Blaise à l'imparfait, ce qui fâcha bien sûr tout ce que le village comptait d'optimistes, et en premier Germain.

Ce qui étonna le plus, ce fut la résignation affichée par Fifine, sans doute émotionnée, mais l'œil sec, elle ne cessait de répéter :

- Pour sûr que c'là me fait deuil\* qu'on ne retrouve point mon Blaise, mais si à c't'heure il est mort, j'préfère que ce soit en évêque plutôt qu'en sacristain ! Arrivé là haut, Saint Pierre le r'connaîtra plus vite.

Avant que chacun ne rentre chez lui, monsieur le curé, désireux de soulager sa conscience, invita ses paroissiens à l'église pour partager une prière commune. Tous s'y entassèrent, même Gaston pourtant mécréant. Les plus épuisés grelottaient. Il faut dire que la maison du Père n'était pas chauffée.

Fifine se retrouva au premier rang soutenue par Louise, entourée comme une veuve et plainte comme une misérable sous les regards de quelques mégères touchées de compassion. Le prêtre s'apprêtait à lancer ses orémus lorsque Martine Leblanc, premier prix de catéchisme l'an

passé, suivie de Pascal Laforge et du petit Henri Moinger, tous trois "ressuscités" la veille par Blaise, s'approchèrent de l'ambon.

La première dit :

- Je sais où est Blaise et il a bien dormi !

- Et moi ! dit le second, je l'sais aussi

Quant au troisième, il ajouta :

- Pour sûr, il se croyait sans doute au paradis.

Un "oh" de soulagement souleva la paroisse.

Spontanément, elle se signa comme au passage du Saint Sacrement un jour de fête Dieu.

Martine, la petite rousse aux couettes légères et au visage fleuri de son, s'adressa à l'assemblée d'une voix assurée :

- Il dort dans le cuveau où nous déposâ hier le boucher. Alors qu'il devait nous redonner vie, le Blaise, saoul comme un cochon, nous blessa à coups de crosse. Moi à l'épaule, Pascal au genou et Henri à la tête. Si cela vous amusa beaucoup, nous pas ! dit-elle, le regard empreint de colère.

- Après le spectacle alors qu'il cuvait en coulisse, nous l'avons glissé tous trois dans le saloir que nous avons coiffé de son couvercle ! poursuivit Pascal.

- Vous ne pouvez pas nous en vouloir, ajouta le petit Henri, ce matin vous le croyiez mort, et nous ce soir, nous le ressuscitons !

Après une salve d'applaudissements, tous se précipitèrent jusqu'à la salle saint Joseph voisinant l'église, tous envahirent les coulisses, tous se rassemblèrent autour de la cuve. Le curé, aidé de Germain, donna de la lumière à celle-ci, découvrant ainsi le bienheureux dormant du sommeil du juste.

Un nouveau seau d'eau bien fraîche, envoyé cette fois-ci par Fifine et d'une main déterminée, réveilla le Blaise devant le village hurlant de rire.

\* Faire deuil : faire de la peine.

# Jean-Zéphyr IDOUX



*Jean-Zéphyr Idoux est né dans les Vosges, à Dognéville près d'Épinal, en 1956.*

*À 11 ans, son père démarrant la maladie d'Alzheimer ne le reconnaît pas. Perturbé dans sa scolarité, il se dirige vers le technique, obtient un CAP de menuisier, puis un CAP d'ébéniste ; pour payer ses études, il devient surveillant d'internat, pendant 4 ans, à Bosserville près de Nancy. Là, il découvre l'Autre, l'Être humain et décide de donner une autre orientation à sa vie.*

*Il quitte sa Lorraine natale pour occuper, durant sept ans, un poste d'éducateur auprès de délinquants en région parisienne où il s'installe. Après une remise à niveau, il reprend ses études et obtient un diplôme d'éducateur spécialisé. Depuis 24 ans, il travaille auprès de personnes handicapées mentales.*

*Dans le petit village médiéval de Blandy-les-Tours, au cœur de la Brie, il fonde une famille dont trois enfants. Il partage ses temps de loisirs à travers plusieurs passions : la généalogie – qui est pour lui, source d'inspiration-, l'écriture, la sculpture, la peinture et le théâtre. Il dirige et met en scène, depuis 22 ans, deux troupes de théâtre amateur dont une médiévale. Depuis 15 ans, il est membre d'un jury pour un festival de théâtre régional.*

*En juillet dernier, après « L'herbe folle du mur mitoyen », un roman sur la Lorraine, et à la suite de « Sous la feuillée de Plumejouet », il signe son troisième roman, une fresque historique sous la Révolution française.*

# La légende de saint Nicolas

Chant traditionnel (Extraits)

Connu également sous : « *La légende des trois clériaux* »

Ils étaient trois petits enfants  
Qui s'en allaient glaner aux champs.  
Ils sont allés et tant venus  
Que sur le soir se sont perdus.  
Ils sont allés chez le boucher  
- Boucher, voudrais-tu nous loger ?

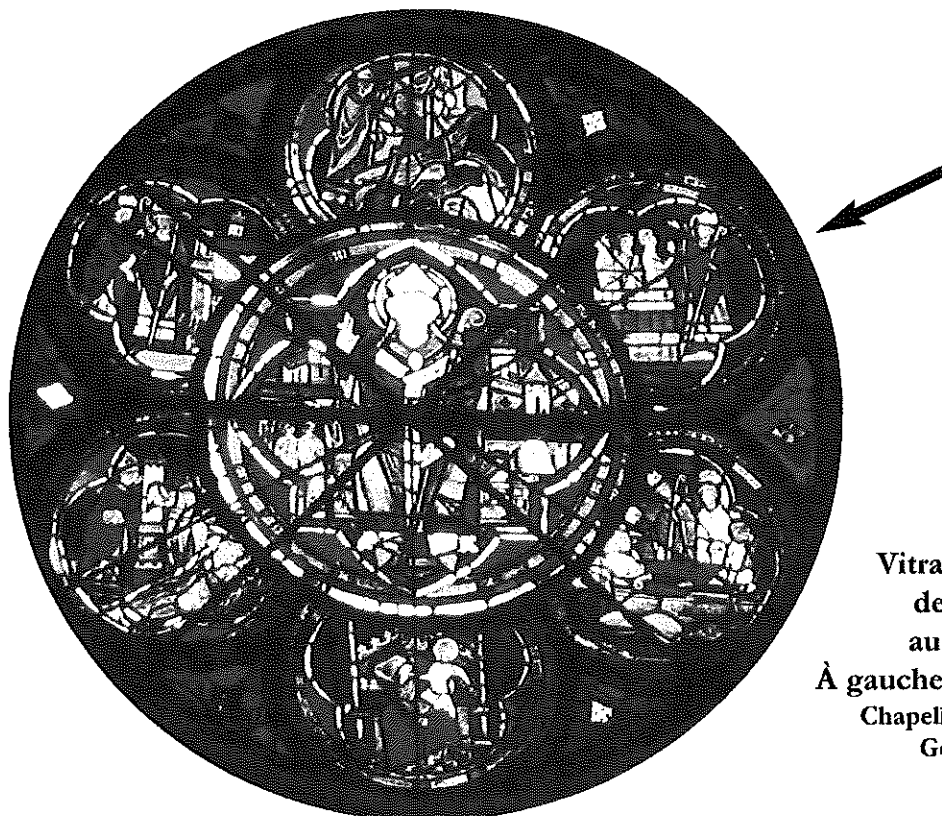
- Entrez, entrez, petits enfants,  
Il y a de la place assurément.  
Ils n'étaient pas sitôt entrés  
Que le boucher les a tués.  
Les a coupés en petits morceaux  
Et puis salés dans un tonneau.

Saint Nicolas au bout de sept ans  
Vint à passer dedans ce champ,  
Alla frapper chez le boucher

- Boucher, voudrais-tu me loger ?  
- Entrez, entrez saint Nicolas.  
Il y a de la place, il n'en manque pas.

- Du petit salé je veux avoir  
Qu'il y a sept-ans est au saloir.  
Quand le boucher entendit ça,  
Bien vivement il se sauva.  
- Petits enfants qui dormez là,  
Je suis le grand saint Nicolas.

Le grand saint étendit trois doigts,  
Les trois enfants ressuscitèrent.  
Le premier dit : " J'ai bien dormi. "  
" Le second dit : " Et moi aussi. "  
" Je me croyais au paradis. "  
A ajouté le plus petit.



Vitrail représentant des scènes  
de la vie de saint Nicolas  
autour du saint bénissant.  
À gauche, l'épisode des petits enfants...  
Chapelle nord-est de la collégiale Saint-  
Gengoult, fin du XIII<sup>e</sup> siècle)

# La chapelle castrale un petit bijou du XVI<sup>e</sup> siècle

Le visiteur qui prend la peine de franchir le modeste porche, sera surpris par la richesse de la décoration de la partie la plus ancienne de l'édifice : le chœur et la chapelle castrale.

Cette dernière fut construite au XVII<sup>e</sup> siècle, quand le château de Fontenroy était à l'apogée de sa gloire. Gratian de Bressy avait obtenu en 1514, par lettres patentes du duc de Lorraine, l'autorisation de porter le titre de « *Seigneur de Fontenroy* ». Par le jeu des unions avec les familles d'Igny et de Lenoncourt, les seigneurs de Fontenroy étaient entrés dans la cour des grands. Ce qui reste de la chapelle castrale et du chœur, édifiés à cette époque, est le reflet de l'opulence qui régnait alors au château. Compte tenu de l'habituelle disposition de ces deux parties, on soupçonne qu'elles devaient faire partie d'un édifice plus vaste, partiellement démoli par la guerre de Trente ans, reconstruit au XVIII<sup>e</sup> siècle avec les moyens du bord.

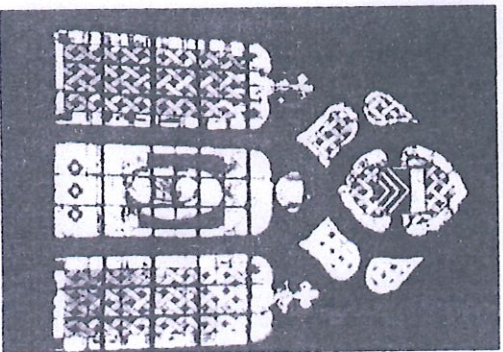
## Une petite nef

En effet, début 1700, le comte Christophe François le-Prud'homme ayant abandonné son château de Fontenroy, à demi en ruines, pour s'installer à Champigneulle, se souciait peu d'investir à Fontenroy.

Désireux de posséder un lieu pour prier, les habitants du village se prirent en main et

avec leurs faibles moyens, ajoutèrent une petite nef au reste de l'édifice. Ses petites ouvertures romanes et son plafond plat contrastent avec l'opulence de la partie édifiée deux siècles plus tôt.

Une superbe ouverture gothique à trois parties éclaire le chœur. Dans le vitrail central, une bannière représente la Vierge portant l'Enfant. Les vitraux de part et d'autre symbolisent deux rideaux, pour mettre en valeur la Vierge. Les tons chauds de cet « *écossais* » losangé jouent dans les bleus, mauves et rouges, tamisant les ardeurs

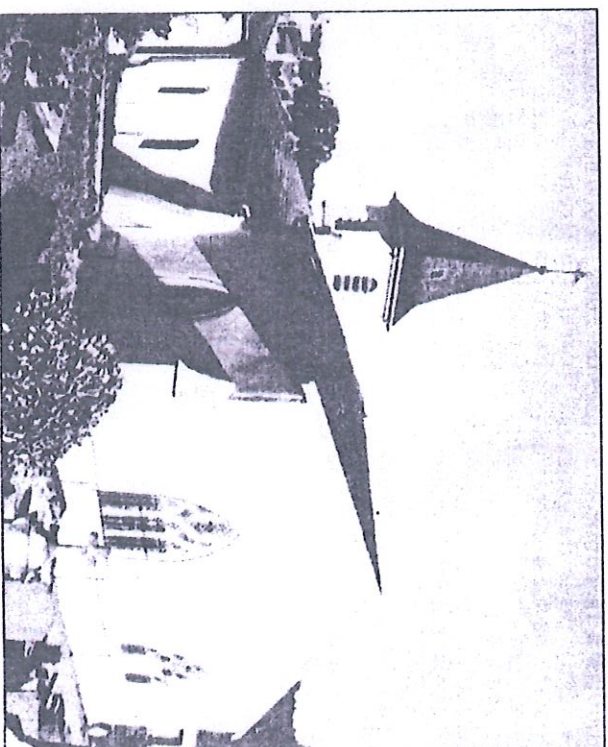


Le vitrail du chœur, enchassé dans ses ogives, tamise la lumière à travers des « rideaux », presque plus vrais que nature.

du soleil levant. Les mêmes motifs se retrouvent dans les six flammes de la partie supérieure de l'ogive, encadrant le blason de la famille Le Prud'Homme : « *Porte de gueule à trois chevrons d'or au chef cousu d'azur, chargé d'un levrier d'argent colleté de gueules et pour cimier le levrier naissant entre deux penes de l'écu* ». Grâce à des restaurations successives, notamment la dernière, réalisée par le maître verrier Bassinot, ce vitrail nous apparaît sous son aspect original. Il domine un ensemble sculptural qui couronnait jadis le maître autel. Dans la niche, une statue de Ste Anne apprenant à lire à la Vierge, encadrée de fleurs et feuilles finement ciselées dans la pierre, surmontée de deux angelots veillant sur la croix. Les statues de St Etienne et de St François complètent la décoration du chœur.

## La sépulture d'un comte

Sous l'entrelacement des pierres de la voûte de la chapelle castrale, un large vitrail ogival à quatre pans laisse entrer la lumière à profusion. Sa partie colorée, composée de fleurs et de feuilles, est surmontée de quatre coeurs renversés. A sa droite une ouverture ogivale à deux pans. Un Dieu de majesté, aux couleurs vives, couronne quatre flammes, accolées deux à



Du haut du cimetière, la construction de la petite église apparaît clairement comme ayant été réalisée à deux époques différentes.

deux. Une étroite porte permettait aux princes d'accéder à l'édifice en toute discrétion. Au sol, une pierre tombale, recouvrant la sépulture d'un comte, représente un chevalier et sa dame que l'historien Etienne Olry date du XVII<sup>e</sup> siècle.

« Assis dans la pénombre de cette petite église, on a comme l'impression qu'elle symbolise les différences sociales de l'Ancien Régime, opposant la richesse du chœur à la pauvreté de la nef, la couleur du vitrail seigneurial à la transparence du verre blanc des

ouvertures de la nef » écrit J. Durand.

Sur la façade de l'église, une plaque de marbre rend hommage aux vaillants francs-tireurs et aux habitants, victimes de la violence et de l'incendie qui détruisit une grande partie du village le dimanche 22 janvier 1871. Ces résistants, venus des Vosges pour faire sauter le pont du chemin de fer et entraver l'acheminement des troupes prussiennes vers la capitale, furent fusillés avec plusieurs habitants, en représailles, et le village incendié.